

Journal de François-Michel Ronsard



Journaux de Monte Rondato

Voyage de M. Baudin

n° 7



38

Journal de François-Michel Ronsard
Archives nationales de France, série Marine, 5JJ28

Description matérielle

Couverture : en toile de lin, porte les mentions « Journaux de Mons^r Ronsard », « Voyage de M^r Baudin », « N^o 7 »

Dimensions : 20 x 32 cm

Contenu : manuscrit réglé et relié en toile de lin (78 pages de texte, suivi de 149 fol. blancs)

Période couverte

27 vendémiaire an IX [19 octobre 1800] – 4^e jour complémentaire an IX [21 septembre 1801]

Remarques particulières

Texte continu, sans tables

Transcription

Dany Bréelle

Validation

Margaret Sankey

Protocoles de transcription

Les numéros des pages sont indiqués entre parenthèses ; les numéros des pages non numérotées sont indiqués entre crochets.

L'orthographe et la ponctuation originales sont respectées.

Échantillon du manuscrit

Le Vingt sept vendémiaire au Neuf, à 9 heures
de matin, les vents Et l'É. jols frais, nous débarquâmes
du port du Havre et sortîmes heureusement après
avoir appareillé devant la Touzaine les quais
étaient convertis d'une affluence prodigieuse de
curieux, sur un ton une Musique agréable, répandit
aux Graces d'une multitude de femmes, les plus
jolies et les plus élégantes du pays, que la
curiosité, peut être aussi de l'intérêt pour
quelques uns de nos voyageurs, y avoient conduites.
La veille on avoit tenté de sortir du port, mais
le Naturaliste ayant touché parique la sortie
du Havre devenoit tous les jours plus difficile
et qu'on ne prend pas comme je l'ai vu faire en
Holande toutes les précautions possibles pour
éviter ces accidents, la marée fut perdue
nous rentrâmes dans le bassin et le départ
ne put avoir lieu que le lendemain.

Nous ne mouillâmes pas sur la Rade,
après avoir fait l'appel, auquel il ne manqua
qu'un aspirant (M. Duchatelet) et un homme
de l'équipage, nous fîmes route au large.

Le même jour, à deux heures après midi
nous fûmes visités par la frégate anglaise
la proselyte de 26 canons de 12 livres, notre
Commandant fut à bord, le Cap^{te} anglais
lui rendit sa visite, un instant après, admira
la distribution intérieure de notre bâtiment
recut une des médailles frappées pour notre

[couverture]

Journaux de Mons^r Ronsard

Voyage de M^r Baudin

N° 7

(1) Le 27 vendémiaire an Neuf [le 19 octobre 1800], à 9h du Matin, les vents à l'E. joli frais, nous démarrames du port du Havre et sortimes heureusement, après avoir appareillé devant la douane. Les quais étoient couverts d'une affluence prodigieuse de monde, sur la tour une Musique agreable, ajoutoit aux Graces d'une Multitude de femmes, les plus jolies et les plus élégantes du pays, que la curiosité, peut-être aussi de l'intérêt pour quelques-uns de nos voyageurs, y avoit conduittes. La veille on avoit tenté de sortir du port, mais le Naturaliste ayant touché parce que la sortie du Havre devient tous les jours plus difficile et qu'on ne prend pas comme je l'ai vu faire en holande toutes les précautions possibles pour éviter ces accidents, la marée fut perdue, nous Rentrâmes dans le bassin et le départ ne put avoir lieu que le lendemain.

Nous ne mouillames pas sur la rade. Après avoir fait l'appel, auquel il ne manqua qu'un aspirant (M^o. Duchatelet) et un homme de l'équipage, nous fîmes Route au large.

Le Même jour à deux heures après-midi nous fumes visités par la frégate anglaise la Proselyte de 26 canons de douze, notre Commandant fut à bord. Le capitaine anglais lui rendit sa visite un instant après, admira la distribution interieure de notre bâtiment recut une des médailles frappées pour notre (2) expédition, quelques légumes frais, et nous quitta.

Le 30 [vendémiaire an IX, le 22 octobre 1800] à une heure après midy on a vu du haut des mats le cap Léopard au NNE. Nous n'avons eu dans la Manche aucun événement remarquable. La mer a été houleuse pendant deux jours, on a été obligé de rider souvent les haubans, nous avons éprouvé 36 h^{res} de vents contraires. Beaucoup de navires ont été en vue, mais aucun ne nous a visité.

Le 9 Brumaire [an IX, le 31 octobre 1800] nous avons reconnu un cotre anglais, il nous a observés pendant apeuprès 24 heures sans oser nous accoster.

Le 10 [brumaire an IX, 1^{er} novembre 1800] a midy nous avons eu connoissance des terres de la grande Canarie, à deux heures, de celles de Ténériffe et le 11 à 10 heures du matin nous avons mouillé par 22 brasses, fond de sable gris vaseux devant la ville de S^{te} Croix. Ce côté de l'île est excessivement élevé, la pointe de Naga. Celle que nous avons rangée pour rentrer dans la rade, offre un aspect extraord^{re}. Ce sont des rochers d'une hauteur prodigieuse entassés les uns sur les autres sans aucune symetrie. A la pointe du jour nous étions à environ 4 ou 5 milles de cette terre, les rayons du soleil éclairant quelques parties de ces rochers, tandis que les autres étoient dans l'ombre, formoient un spectacle ravissant pour ceux auxquels il étoit nouveau. On espéroit beaucoup de ce que l'on voyoit et l'on attendoit avec impatience que le jour laissât entrevoir les détails de ces masses délicieusement distribuées ; mais bientôt l'illusion fut détruite, à mesure (3) que le soleil avançoit sa course sur notre horizon, on découvroit toute l'aridité de ces rochers informes qui semblent n'avoir été entassés là que par d'énormes secousses dans le globe et qui retracent sans cesse à l'imagination l'effet horrible des volcans qui les ont vomis. A peine arrivé sur la rade, nous eumes à bord la visite des batteliers du pays qui nous apportèrent des raisins fort gros, que nous trouvames verts et sans saveur, des figes bananes, fruits qu'au premier abord nous trouvames fade et pâteux, enfin des oranges vertes et acides comme des citrons, mon premier mouvement fut de demander si c'étoient là les pommes d'or tant vantées ; cependant au bout de quelques jours, les oranges murirent et depuis nous en avons fait nos délices, nos goûts se façonnèrent aux figes bananes que nous trouvames bonnes et dont nous nous sommes dans la suite félicité d'avoir embarqué quelques régimes, insensiblement nous nous sommes familiarisés avec le pays à mesure que nous l'avons connu davantage et on est forcé de convenir qu'il y auroit de l'injustice à se laisser prévenir par l'aspect de l'isle vers la pointe de Naga et à refuser de reconnaître dans la beauté des sites, la richesse et la fertilité du sol des Canaries, les îles fortunées des anciens.

La ville de S^{te} Croix est batie sur le bord de la mer dans la seule gorge qui se trouve à cette partie de l'isle. Elle est très petite, les rues en (4) sont belles, les maisons spatieuses et

mal distribuées. Leurs façades extérieures sont sans symétrie et sans goût. Les croisées font saillie sur la rue et les toits sont en terrasses.

La rade de S^{te} Croix est foraine, elle n'est pas sûre par les vents de [blanc]. Il n'y a pas de port, une jettée d'environ cent toises sert au moyen d'une grue, au débarquement des marchandises qui viennent par mer, les navires ne peuvent l'accoster, ainsi tout se fait à l'aide des chaloupes du port, et d'une manière très incommode ; parce que souvent la mer est tellement houleuse à ce débarcadere que les embarcations ont peine à l'accoster. L'eau des bâtiments se fait aussi à cette jettée où des conduits souterrains l'apportent de la ville, et on la reçoit dans des bariques avec une manche. On a, m'a-t-on dit, construit autrefois, une fregatte à S^{te} Croix je n'ai pu me procurer les détails relatifs à l'armement qui a dû être difficile sur une côte où la mer est souvent mauvaise et sur laquelle il n'y a nul abri. Nous n'y avons trouvé aucunes forces maritimes à l'exception de quelques petits bateaux qui ont été disposés pour porter un canon en course ; ils étoient échoués et halés haut sur la côte. Les batteries de terre nous ont paru multipliées et en bon état. Le séjour sur cette rade est funeste aux matelots et il le sera jusqu'à ce qu'on ait introduit sur nos bâtiments l'usage anglais de ne permettre à aucun homme de l'équipage de mettre pied à terre ; les maladies vénériennes et celles de (5) la peau, sont naturalisées avec le pays, ces dernières mêmes sont regardées chez le peuple comme un préservatif de plus grands maux et il refuse de s'en faire guérir : mais les hommes délicats dans leur choix n'ont rien à craindre des charmes de la séduction dans ce beau pays. Les femmes du peuple joignent à ce que je viens d'en dire, un teint jaune et livide, des traits fanés même dans l'âge de la fraîcheur, et des vêtements dégoûtants. Celles d'un autre ordre sont vêtues dans l'intérieur de leurs maisons presque à la française, je dis presque, parce que cette mise est sans goût ; mais elles n'oseroient paraître dans la rue sous cet accoutrement, il faut dès qu'elles sortent, qu'elles s'affublent d'une jupe noire et d'une mante de même couleur, arrivent-elles en société et quittent l'un et l'autre et paroissent vêtues en blanc, déjà mi-salles et bien chiffonnées (comme on peut le penser) par ce second vêtement qu'elles ont mis et ôté plusieurs fois. Je ne puis rien dire de leur caractère ni des grâces de leur esprit, elles m'ont semblé indolentes comme les hommes de leur nation, au reste elles aiment la légèreté de notre caractère et nous les faisons convenir sans peine que pour maris comme pour amants aucune autre nation ne vaut les Français : quant aux charmes de leur physionomie, les plus jolies passeroient en France pour laides à cause de leur teint rembruni et du manque absolu de couleur, cependant elles ont l'œil grand et vif, de belles dents et les cheveux très noirs. Je dois observer que n'ayant pas parcouru toute l'isle, je n'entends parler que de S^{te} Croix et des environs.

Nous avons été généralement accueillis dans (6) cette relache, non pas qu'on nous y ait traités et fêtés, les témoignages d'intérêt ne sont pas dans ce pays les mêmes qu'en France, cependant nous les avons reconnus chez ceux avec lesquels nous avons eu des relations ; un nombre de 8 à 10 curieux ou hommes instruits sont venus nous visiter presque tous les jours, ils nous ont engagés à aller chez eux, et ont reçu de leur mieux ceux qui ont pu s'y rendre, leur table est servie avec un luxe qui ne consiste que dans la quantité des mets et dans leur vaisselle plate; j'ai trouvé leur cuisine mauvaise par excellence.

On n'a d'eau à la ville que celle qui vient des montagnes elle y est apportée dans des auges de bois, pendant un espace d'environ trois lieues, pour donner à ces conduites une pente uniforme, on a été obligé de leur faire cotoyer les rochers et les montagnes, dans certains endroits ils sont soutenus plus de trente pieds en l'air par des perches écartées à leur pied, et assemblées à leur sommet dans une petite traverse de la largeur de l'auge qui a 10 à 12 pouces. Tout cet établissement semble très précaire, un malveillant pourroit d'un coup culbutter le conduit, et priver la ville d'eau. Il ne seroit pas plus difficile à l'ennemi de les détruire de la rade à coups de canon.

Les environs de la ville offrent un assez grand nombre de vues pittoresques telles qu'on

peut les concevoir dans un pays où l'on ne fait jamais dix pas sans monter ou descendre ; une des plus frappantes, que j'ai été visiter, est un baranco dans lequel l'eau des pluies tombantes sur les montagnes, fait une cascade d'environ cinquante pieds de hauteur entre deux rochers taillés apic a plus de cent pieds et roule delà sur des rochers (7) et des laves énormes jusqu'à la mer en passant ~~dans~~ par la ville. Ce baranco étoit à sec lorsque je le visitai, l'aridité d'un torrent desséché au milieu duquel je marchois avec peine, le silence absolu qui régnoit autour de moi et n'étoit interrompu que par les cris de quelques oiseaux de proie, la prodigieuse hauteur de ces montagnes de pierre qui ne me laissoient entrevoir qu'une foible portion de la voute celeste, les roches énormes qui s'élançant des côtés vers le centre sembloient prêts de se détacher et de m'écraser sous leurs débris, tout enfin dans ce précipice me retraçoit l'idée du cahos ou d'un pénible effort de la Nature, mon âme étoit dans une situation de gêne difficile à rendre, je me disois à moi-même "en parcourant le globe pour découvrir les secrets de la nature dans ses effets les plus horribles et qu'elle se ploie à cacher au reste des humains, notre témérité ne pouvoit-elle pas être punie comme celle de Briarée". Ce spectacle m'avoit semblé vraiment beau mais, en m'en éloignant, je me sentis soulagé.

Telle est apeu près la seule chose qu'on puisse remarquer à deux lieues et plus aux environs de S^{te} Croix. Du reste le sol y est d'une aridité extrême et depouillé pour ainsi dire de toute végétation si l'on en excepte la triste euphorbe que les rochers offrent partout dans leurs crevasses desséchées ainsi que l'agave et le cactus oponcia ou vulgairement raquette dont le fruit espèce de figue hérissée d'épines, semble braver également et la main de l'homme et l'incertitude des saisons. Mais dès qu'on a franchi ses chaînes de montagne qui servent de barrière à l'océan, on rencontre un autre climat, une autre température, (8) des plaines fertiles, des valons cultivés et des coteaux couverts de vignes, de pêchers, d'orangers, de figuiers et d'arbres fruitiers de toutes espèces.

Plus loin les montagnes présentent un autre aspect, leur pied est couvert de bois parmi lequel on trouve

Le *Laurus Nobilis*; il peut donner pour la marine des bois droits, et une quantité de bois de membrure, dans le pays lorsqu'il est jeune on l'emploie à faire du cercle, à maturité on en fait des douves, des meubles, des jantes de roue &c. Ce bois a l'avantage de ne pas travailler quelque vert qu'on l'emploie. Il est excellent pour faire des avirons qui sont préférables à ceux de frêne.

Le *viguatigo* (*laurus indica*) ou laurier de Madère. Il s'emploie au même usage que le *laurus nobilis*, ses fibres sont moins serrées et on en fait particulièrement des chaises et des montures de fusil.

Le *Tib*, autre espèce de laurier, il s'emploie comme le *Laurus Nobilis*, et a dans le pays la destination particulière de faire les manteaux de cheminée parce qu'on prétend qu'il ne prend pas feu facilement.

Le *foliado* (*viburnum*) ou laurier thim, grand arbrisseau s'élevant de 15 à 20 p^{ds} sur 12 à 18 pouces de grosseur, son fruit est violet; c'est une variété de celui qu'on cultive en France; on en fait des batons de lance des baguettes de fusil, des manches de masse, du cercle, &c.

Le Châtaignier, il est le même qu'en France, et s'emploie aux mêmes usages.

Le *visnea Mocanera*, il peut fournir en abondance des bois droits pour la marine, excepté néanmoins les bordages pour lequel il seroit trop cassant.

Le *palo Blanco*, espèce d'olivier, qui s'emploie comme le Cormier, l'alisie, &c.

(9) Le *Barbusano*, Bois très dur et d'une odeur foetide. On en fait les quilles des batiments et on l'emploie en meuble.

Le *Myrica aya*, autrement dit *Murustica* Grand arbrisseau s'élevant de 12 à 20 P^{ds} sur 3 pieds de tour au plus, son bois est dur et liant, il sert aux échelas, treilles, échelons, manches de baches et instruments aratoires.

Le *herica arborea*, grand arbrisseau de 20 à 25 p^{ds} de hauteur sur 3 à 4 p^{ds} de tour. Bois

très dur qui sert aux essieux de poulies, entre dans la construction des moulins et fait le meilleur charbon.

plusieurs espèces d'Hilex, bois dur et cassant qui s'élève de 25 à 30 p^{ds} sur 4 à 5 p^{ds} de tour.

Le Globularia florida, arbrisseau s'élevant de 15 à 20 p^{ds} sur 3 à 4 pouces de tour, ce bois est dur et pesant, il est ligneux et a les fibres très serrées. Sa seve renferme une gomme résineuse qui s'échappe à la coupe entre l'écorce et le bois ; elle paroît assez abondante.

Le Convolvulus canariensis plante grimpante et sarmenteuse qui s'élève de 40 à 50 p^{ds} et plus sur une grosseur de 3 à 4 ^{pouces} de tour, j'en ai vu ayant jusqu'à 10 p^o mais c'est rare.

Le Bois de Rose, arbrisseau ainsi nommé pour son odeur suave; il s'élève de 4 à 5 p^{ds} de haut^r sur 6 à 9 pouces de tour. Il est très dur et rare à Ténériffe. On le dit commun dans l'isle de Palme.

Plus haut sur les montagnes, des pins et des sapins de diverses variétés et d'une grandeur et grosseur prodigieuses, indiquent une autre température, on en tire une grande quantité de goudron, particulièrement dans l'isle de Palme qui en est dit-on couverte, les uns donnent des matures tandis que d'autres, dont le cœur a une couleur très rembrunie, et les fibres serrées comme le chêne, font toutes les charpentes (10) des maisons. A Palme, on en construit quelques bateaux qui sont mâtés et grées en bricks, on les nomme Costeros parce qu'ils sont destinés à aller à la pêche sur les côtes de Barbarie. Ils coûtent de 5 à 6 mille francs et durent très long-tems.

La dernière plante que l'on rencontre vers le haut des montagnes est le rétamier espèce de genêt qui fleurit blanc, c'est de cette plante que les abeilles tirent le miel délicieux que produisent les isles Canaries ; tous les ans au tems de la floraison, les habitants portent leurs ruches dans les endroits où croissent les rétamiers. On trouve aussi dans l'isle une plante nommée par les insulaires lina-buena, qui résout le problème du miel amer dont parle Plinne, elle fleurit dans une saison où les abeilles rencontrent peu d'autres fleurs, de sorte que dans la même année elles travaillent deux espèces de miel dont l'un est doux et l'autre a une saveur amère très forte.

Enfin les sommets des monts présentent leurs têtes arides dépouillées de toute végétation, et ouvrent une immense carrière à l'étude de la minéralogie.

Il ne s'exploite pas de mines dans l'isle Ténériffe, on y trouve néanmoins en abondance un sable chargé de particules de fer, qui suppose des roches ferrugineuses ayant subi l'action du feu, et l'aiguille aimantée indique que dans toute l'isle, le sol contient de ce métal. Quant aux chanvres, ils se tirent d'Europe ; il en est de même des cuivres, fers, plombs et de toutes les matières premières en usage dans la marine. Il n'existe non plus à Ténériffe aucune espèce de manufactures, aussi l'oisiveté est-elle à son comble, (11) et par suite inévitable, la mendicité très nombreuse, le vol une habitude, et la démoralisation presque générale. Les Espagnols ont transplanté dans ce pays leur insouciance européenne. Ils ne tirent aucun parti d'un sol qui convient à toutes les productions du règne végétal, d'un sol sur lequel la plante des pays froids croit à l'ombre des arbres des tropiques, sur lequel enfin on voit fleurir à côté du cocotier et du bananier l'habitant des forêts du Nord. Ils semblent d'autant plus misérables et paresseux, que la nature a plus fait pour leur prodiguer ses dons de toutes espèces. Leur seul commerce consiste dans les vins que la cupidité mercantile des autres nations leur arrache en quelque sorte, en effet les navires faisant leur cargaison à Madère, n'y chargent qu'amoitié quelquefois au quart, ils viennent compléter leur chargement à l'Orotava où les vins leur coûtent au plus le tiers de ceux de Madère, et vont vendre le tout, comme étant de cette dernière qualité. La [soute?] étoit, il y quelques années une branche assez considérable d'exportation, aujourd'hui elle est presque anéantie sans autres causes apparentes que l'apathie des habitants, il est à craindre que le commerce des goudrons que l'on tire de Palme, ait un jour le même sort. Du reste chaque isle fournit aux autres quelques denrées mais seulement

pour leur consommation. Celles de Ténériffe, outre ce que j'ai dit de ses productions donne une espèce d'euphorbe dont on fait des bouchons.

Le pays n'offre rien de nouveau pour la zoologie, on y trouve une grande quantité de tiercelets absolument semblables aux nôtres ; une variété particulière de (12) pigeons ramiers, ils sont en petit nombre ; beaucoup de bisets qui se retirent dans les mornes et sont d'un accès difficile ; une variété de nos bergeronnettes, de nos pinsons, et le serin vert, j'y ai tué un héron différant peu de ceux de France. Les transports se font par des mulles, des ânes et des chameaux, il n'y a pas de routes pratiquées pour des voitures, on y voit très peu de chevaux et quelques bœufs.

Depuis plus de 200 ans il n'existe plus dans l'isle de Ténériffe de naturels du pays, mais on découvre tous les jours dans les rochers des grottes où ils déposaient leurs morts, on ignore le moyen qu'ils employoient pour les préserver de la corruption, ils s'en rencontre souvent qui sont parfaitement conservés, on ne voit à ces momies aucune incision et les intestins sont deséchés dans le corps elles sont seulement envelopées dans de double peaux de chevres, cousues avec des lanières, je présume qu'ils les faisoient secher au four. Les Gouanches sont devenus une fureur dans l'expédition, chacun a voulu en avoir, bras, tête ou jambe, et nous avons recueilly précieusement ces cadavres dont les Espagnols fument leurs chams (ils avoient été des hérétiques).

Depuis peu, [barré illisible] on a établi à Ténériffe un jardin botanique, il est situé sur la côte N.O. de l'isle près du port d'Orotava dans une riche vallée, des canaux y conduisent l'eau en abondance, déjà 200 plantes rares venant de la baye Botanique, de Madagascar, de l'isle de France, de la Chine, du Cap de Bonne Espérance et d'Amérique, ornent ce jardin et y ont donné des fleurs et des semences ; cet établissement (13) est une idée heureuse que l'on doit à M^o. le M^{quis} de Villa Nueva. On a suivi la méthode de Linaeus et on s'en est tenu rigoureusement à la division en 24 classes, ce jardin étant destiné principalement à acclimater les plantes pour les transmettre ensuite aux températures opposées, tout ordre semble bon pourvu qu'on le suive exactement et sans doute un jour l'isle de Ténériffe deviendra le rendez-vous des savants botanistes de toutes les nations qui viendront admirer la nature étonnée de prodiguer d'égaux faveurs à tout le règne végétal rassemblé par la main de l'homme sous le plus beau climat de l'univers.

Depuis l'an 1706 qu'une éruption avoit désolé tout le pays de Garachico, on se croyoit délivré pour toujours de ce fleau effrayant, lorsque le 21 prairial an 6, il s'ouvrit un nouveau volcan sur le mont Majora à 3 lieues environ au S.O. du sommet du pic ; treize bouches vomissoient la lave et jettoient la terreur parmi les habitants du voisinage, l'explosion a été violente mais a duré peu de temps et maintenant il ne reste plus du volcan de Majora que d'énormes amas de laves qui à plusieurs lieues de dist^{ce}, attestent ses ravages.

Je ne puis rien dire du fameux pic que nous aperçûmes de vingt lieues en mer par un ~~horison~~ tems brumeux, la ~~illisible~~ brièveté du séjour que nous avons fait sur cette rade n'a permis à aucun de nous de l'aller voir, nous sommes restés à Ténériffe onze jours pendant lesquels le Commandant mit en ordre (14) une collection qu'il y avoit laissé lors de son premier voyage, et le 22 [brumaire an IX, le 13 novembre] à 3h après midy, le peu de provisions que nous avons pu nous procurer étant à bord, nous appareillames.

En rade de Ténériffe on avoit été obligé de faire quelques changements à la cuisine. L'usage à la mer pendant la traversée n'avoit pas répondu à ce qu'on devoit attendre, et les épreuves faites à terre avant le départ, l'ayant été en plain air, étoient insuffisantes. Je me suis assuré à plusieurs reprises, que quelque bien allumé que fut le feu, cinq minutes suffisoient pour l'éteindre ; dès l'instant qu'on fermoit les portes des foyers, j'en attribue la cause à ce que l'air de la calle n'étant pas propre à la combustion, il étoit insuffisant pour alimenter le feu : d'un autre côté en laissant les portes ouvertes rien ne pouvoit déterminer la fumée à prendre son cours par les pertuis qui lui avoient été pratiques, parce que la colonne d'air

communiquant de dehors au foyer par le tuyau, est et plus propre à la combustion, et généralement plus pesante que l'air de la batterie, on auroit donc peut-être raison de dire qu'elle doit être aspirée par le feu, et chasser la fumée par les portes, c'est ce qui est arrivé et, comme lorsque les sabords de la batterie sont fermés, la différence entre les pesanteurs spécifiques des deux airs augmente, en même tems que l'air intérieur contient moins d'oxigène, les memes causes agissent dans un double raport, la fumée se répand dans la batterie et y séjourne dans les environs de la cuisine de maniere qu'il est impossible d'y (15) rester ; nos cuisiniers en ont été tellement incomodés qu'ils ont craché le sang pendant deux jours de mauvais tems que nous avons éprouvés dans la Manche. L'inconvénient de la fumée dans les cuisines du citoyen Garreau entraînait un autre, celui de ne pouvoir faire usage des cuisinières destinées à s'adapter devant les portes, et par conséquent on manquait des moyens de faire rôtir ou griller les viandes, ce qui doit être regardé comme utile à la mer. Un troisième vice plus essentiel encore et qui tenait à l'exécution, étoit le danger du feu, les cuisines, posées à plat sur le pont, y étoient jointes de maniere à ce que l'air ne put circuler librement dessous on sent que cela étoit au moins inquiétant, bien que les grilles des foyers fussent séparées du pont par deux feuilles de taulle à trois pouces de dist^{ce} l'une de l'autre. Enfin un quatrième défaut, tenait à l'installation du tuyau d'aspiration dans la calle, il donnoit passage aux eaux du pont qui filtoient sous la cuisine, dans peu de jours la rouille a rongé la taulle, des caisses et des voiles qui se trouvoient dans cette partie de l'entrepont, ont été endomagées, il a fallu supprimer les tuyaux et reboucher le pont. Les cuisines du cit. Garreau sont une modification de celles à la Kersaint, modification dans laquelle tout est au desavantage de la nouveauté, pour n'être pas obligé de les laisser à terre, il a fallu 1°. supprimer l'alembic et établir à sa place un foyer en briques. Cet alembic qui au premier abord semble les différencier de celles à la Kersaint (16) n'est rien par le fait ; dans tous les navires destinés à faire une campagne longue on a un alembic pour distiller l'eau de mer, le cit Garreau a imaginé de supprimer deux des chaudières pour l'installer à leur place, cela étoit possible dans des corvettes armées à moitié quant au nombre d'hommes d'équipage, mais très certainement sans changer les dimensions des cuisines d'un vaisseau armé en guerre, il ne trouvera pas le moyen de rendre quatre foyers suffisants pour l'état-major et l'équipage. Il importe peu d'ailleurs que l'alembic fasse ou non partie de la cuisine puisqu'il faut toujours allumer un foyer particulier pour en faire usage. On a de plus agrandi les pertuis pratiqués pour l'issue de la fumée, on les a fait communiquer plus directement avec la cheminée, on a de meme élevé la cuisine de maniere à pouvoir jeter de l'eau dessous, en tout cela on s'est rapproché du système de M^o. de Kersaint, mais tous ces changements n'ont pas suffi pour nous empêcher de regretter qu'il n'ait pas été suivi en entier. M^o. de Missierry prétend, dans son ouvrage sur l'installation, que les cuisines à la Kersaint, avec les changements qui y ont été faits et reconnus bons, (c'est toujours ainsi que j'en entends parler) ne fument dans aucunes circonstances, je ne crois pas cette assertion rigoureusement exacte, si cependant cela est, alors elles sont les meilleures cuisines possibles, et il faut bien se garder de rien changer aux parties essentielles de leur construction, si elles laissent encore à désirer, c'est en soumettant leurs défauts aux principes de chimie et aux expériences faites sur la qualité et la pesanteur de l'air dans les différentes parties du bâtiment, que l'on peut espérer de parvenir au mieux, mais si ces recherches sont abandonnées à des homes étrangers à la marine, qui ne peuvent connoître ni l'usage de ce qu'il (17) s'agit de faire, ni les circonstances et les inconvénients que l'on y rencontre ordinairement, au lieu d'avancer à la perfection, on fera un pas rétrograde, comme il est arrivé au citoyen Garreau qui s'est trompé quant aux principes de chimie, en ce qu'il avoit pensé l'oxigène contenu dans les foyers, et celui aspiré de la calle, suffisants pour entretenir la combustion, ce que l'expérience a reconnu faux. Et quant à l'exécution en ce que sa cuisine n'offre pas les facilités nécessaires, en ce qu'elle est dangereuse pour le feu, et en ce qu'elle fournit aux eaux du pont un égout pour se rendre dans le bâtiment. Je pense donc que

l'idée des cuisines en fer à bord des bâtiments, appartient toute entière à M^r. de Kersaint, que les modifications qu'y apportent le cit. Garreau ne sont pas admissibles, et que ce ne sera pas en employant ses procédés qu'on parviendra à y faire des changements avantageux.

La traversée de Ténériffe à l'isle de France a été ~~fort~~ longue pour des batiments de guerre puisqu'elle a duré 4 mois et [blanc] jours. Elle n'a offert aucun evenement remarquable. On a vu quelques navires, mais sans les approcher, quelques oiseaux de mer tels que les petrels, les albatros, les fregattes les fous, &c. J'ai tué trois albatros qui ont été depouillés et conservés ; la pêche n'a pas été heureuse, il n'a été pris que trois ou quatre requins et un marsouin, on a vu beaucoup de poissons volants, quelques dorades, quelques bonites, deux diables de mer et deux bandes de cachalots : il s'est fait une pêche qui a beaucoup mieux réussi, c'est celle des (18) objets d'histoire naturelle, on a pris environ 150 espèces de molusques, coquillages, insectes de mer ou petits poissons que le commandant a décrites et fait dessiner en couleur. Beaucoup sont, ou du moins paroissent nouvelles, il attache un grand prix a cette collection. Nous avons eu occasion de remarquer peu de phénomènes, néanmoins dans la nuit du 26 au 27 brumaire [an IX, du 17 au 18 novembre] du la phosphorescence des eaux de la mer étoit prodigieuse et produisoit un effet tel que les voiles étoient éclairées comme par un reflet de lumière, et dans la nuit du 14 au 15 nivôse nous avons vu un arc-en-ciel lunaire. Je laisse à ceux chargés des observations météorologiques le soin de décrire et de discerner sur ces effets peu communs de la nature. Il s'est fait à bord des observations suivies sur l'état de l'atmosphère et on a deux fois puisé l'eau de la mer à 100 brasses, le thermomètre adapté à l'appareil a donné 20^o tandis que dans l'eau à la surface il étoit à 24,2^o degrés pour la première fois, et la seconde a donné une différence bien plus grande encore dans le même sens.

Il n'est arrivé au bâtiment aucun accident qui ait pu donner lieu à des remarques essentielles, sur la rade de Ténériffe nous avons rayé nos deux câbles ; L'appareillage n'y fut pas aussi prompt que possible, acause de l'encombrement de la batterie ; a chacq' instant le cable mal tenu, ripoit sur la tourne-vire qui elle même devoit être souvent borbée pour choquer. Il est malheureux qu'on n'adopte pas généralement dans la marine l'usage des cabestans mécaniques (19) dont on doit l'invention, en France à M. Forfait et en Holande à Monsieur Cothrums.

En partant du Havre on avoit mis en usage le plus petit des deux filtres de Smith embarqués à bord, il rendit pendant un mois l'eau parfaitement claire et sans goût, au bout de ce temps il la rendit mauvaise et chargée. Cela provenoit de ce que les etamines placées entre les différentes couches s'étant pourries, donoient passage au sable, et de ce que ce sable et les charbons imprégnés des corps étrangers qu'y avoit déposés l'eau, avoient besoin d'être lavés ou changés. J'ai entendu dire que le citoyen Smith met dans les filtres qu'il vend des espèces de chaussees d'une composition particuliere qui resiste très long-tems à l'eau ; il n'a mis dans les notres que de l'etamine qui a pourry très promptement. On a démonté le petit filtre, changé les étamines dont à peine il restoit vestige, lavé un peu le sable et le charbon, mais très mal cependant, parce qu'on n'avoit pas l'eau à discrétion. Il a servi quelques jours mais a bientôt rendu l'eau mauvaise. On a mis en usage le grand filtre qui a servi le meme tems, et a eu le même inconvenient. Néanmoins l'invention de ce moyen de purifier l'eau me semble d'autant plus précieuse qu'il est plus simple, il suffira de substituer à l'étamine une étoffe de composition qui ait plus de durée, d'en donner à bord des rechanges, ainsi que de faire embarquer de la braise et du sable, dont toute la preparation ~~eonsiste~~ est d'avoir été bien lavé ;

du reste le fut du filtre est une espèce de charnier à plusieurs fonds, qu'on pourra faire également bien partout même à bord. Il seroit même possible de lui donner une forme plus (20) convenable à la mer.

Le 21 frimaire an 9 à huit heures du soir on a coupé la ligne au vingt ~~cinquième~~ sixième degré de longitude O. On a eu beaucoup de calme et de pluie entre les tropiques. L'humidité étoit prodigieuse à bord, et chacun commençoit à en être incommodé. L'air intérieur du bâtiment étoit alors fort malsain, c'est un objet bien essentiel que de ne rien négliger pour ménager la circulation de l'air extérieur dans les bâtiments ; un matelot entrant un jour dans la soute aux provisions de l'état-major, y est tombé sans connoissance et la S^{te} Barbe n'étoit pas habitable lors qu'on étoit forcé d'en tenir les sabords fermés. Le cit. Péron a fait des observations suivies sur la nature et la salubrité de l'air dans les diverses parties du bâtiment. Ce sera d'après leur resultat, que l'on pourra apporter aux distributions intérieures et à l'arrimage, des changements qui remédient autant que possible à ce grave inconvénient. Je me propose de développer ailleurs un moyen d'établir dans toutes les parties d'un bâtiment, lors de sa construction, des courants d'air suffisants pour le renouveler sans cesse. La corruption des eaux de la calle est encore une des causes de l'insalubrité de l'air, le moyen d'y remédier est de la renouveler souvent, mais en introduisant l'eau par des manches qui l'apporte de la pompe d'étrave, on met dans le bâtiment une humidité continuelle. C'est pour cette raison que je préfère les robinets de calle, j'ai regretté que le Géographe n'en eut pas. D'un autre côté les matelots sur le gaillard d'avant avoient (21) constamment les pieds dans l'eau parce que le dalot pratiqué pour l'écoulement des eaux de la pompe d'étrave étoit percé dans le coltis ou fronteau d'av^t du gaillard d'avant par où elles prenoient leur cours pour se rendre aux passavants. C'est un inconvénient qu'il faut éviter. Pendant cette traversée le bâtiment n'a pas fatigué. Il s'est bien comporté à la mer et a eu tous les mouvements doux, il n'y a rien eu à refaire à sa coque, si ce n'est de re-calfater et passer des clous aux bordage supérieur à la sus-ceinte, il est trop large, étoit peu tenu, et les grandes chaleurs l'avoient fait travailler. La mature n'a pas du tout fatigué, seulement au bout d'un mois 1/2 il a falu changer le petit mat d'hune, il s'étoit fendu sur sa clef, les deux plans de la caisse avoient été percés l'un à côté de l'autre, et tous les deux au-dessus du trou de la clef, sans doute pour faciliter le passage de la guinderesse, mais il est arrivé que le peu de bois compris entre la clef et les clans a manqué. Le mat en s'affaissant à chucqué les rouets et s'est fendu, celui de rechange avoit le même deffaut. Il a falu l'assugetir avec des taquets. J'ai fait refaire une caisse au mâât avarié, en le raccourcissant de 3 p^{ds} et en le changeant de face pour que la fente ne se trouvat plus dans le sens de la clef. Je lui ai fait metre les deux clans dans le même plan sur l'arrière du mâât, l'un au bas l'autre au haut de la caisse, le trou de la clef se trouve entre les deux mais à l'avant ; par ce moyen l'on reunit à la solidité l'avantage de passer facilement la guinderesse, (22) qui se passe en simple dans le clan supérieur lorsqu'il s'agit de caller, et lorsqu'il s'agit de guinder, il ne peut y avoir de difficulté à passer dans les deux clans, puisque la laisse [caisse ?] se trouve en bas. Je profiterai de cette occasion pour dire que lorsqu'à la mer un bâtiment qui fatigue sa mature éprouve un tems à caller ses mats d'hune, pour le faire il est obligé de larguer les haubans afin de soulager et retirer la clef en virant sur la guinderesse. C'est presque toujours dans l'instant où la mature n'est plus tenue qu'une secousse violente la jette à bas. On éviteroit cet accident, si la clef étoit installée de manière à pouvoir se retirer sans molir les haubans. Pour le faire, il suffiroit de percer le trou de la clef plus haut de 4 pouces, placer à cette hauteur sur les élongis deux taquets sur lesquels elle porteroit, établir par-dessous la caisse une fausse clef soutenue par des liures en dehors des élongis. Lorsqu'on voudroit caller les mats d'hune, après avoir passé la guinderesse, le charp^t feroit partir les taquets en les fendant, le mâât se trouveroit porté sur la fausse clef, pendant qu'on retireroit la clef ainsi dégagée, après quoi on largueroit la fausse clef en coupant une de ses liures et l'on ameneroit le mâât sans avoir moli ses haubans. L'on gagneroit du temps par cette manœuvre, en ce qu'on ne seroit pas obligé de virer au

cabestan pour soulager le mat, et l'on ne se seroit pas exposé à voir tomber sa mature dans un mouvement forcé du vaisseau. Les rouets des mâts d'hune ont été mis en gayac ; c'est une mesquinerie d'autant plus grande, que nous n'en n'avons pas de rechange, et que le gayac qui se trouve maintenant dans les ports de France est le plus souvent mauvais. Il eut été à désirer qu'ils fussent (23) en bronze ainsi que ceux des poulies de capon, des guinderesses, et même des drisses ; en général cette partie de l'installation a été trop négligée, presque partout les frottements sont considerables et multipliés, et dans plusieurs cas il suffiroit pour les diminuer, de changer la position de quelques poulies, dogues d'amures galoches ou marionnettes. Je compte m'occuper ailleurs de ces détails et chercher les moyens de simplifier cette mecanique. La clef du mât de perroquet de fougue, qui a cassé plusieurs fois dans la traversée jusqu'à ce qu'on l'ait remplacée par une des clefs d'hune de rechange, m'a convaincu de la nécessité de metre cette clef en fer comme les autres. Seulement il faudra lui donner assez de largeur pour qu'elle ne fasse pas fendre le mat, et diminuer sa force dans le sens de sa haut^f. Le bâton du g^d foc a manqué, mais dans un nœud, et a été remplacé de suite. Le chuquet du grand mat de perroquet a joué dans le tenon, pour y remédier on a percé le chapeau, on a coincé par-dessus et ensuite on en a raporté un autre. Cet accident m'a fait penser qu'il valoit mieux 1^o que le chapeau ne fut pas pris dans le chuquet même, mais un placage rapporté par-dessus, afin de pouvoir coincer la tête du mat en cas de besoin, 2^o que le tenon au lieu d'être quarré, seroit mieux rectangulaire ayant des dimensions plus fortes de l'arriere à l'avant et conservant les memes de tribord à babord, il auroit plus de tenue.

La voilure a eu souvent besoin de reparations mais aucune voile n'a été condamnée. Les consommations feront connoitre ce qui a été fait en ce genre, je n'ai sur cet objet aucunes données.

(24) Le grément bien fabriqué et avec du fil très fin, n'a pas fatigué.

Dans l'armement du Géographe on a forcé le poids des menues ancrs en diminuant celui de leurs greslins, on a diminué d'un pouce la grosseur du maitre câble, et on a pris ni l'ancre de miséricorde ni son cable. J'ignore le motif qui a déterminé ces changements.

Le 27 pluviôse [an IX, le 16 février 1801] une quantité d'effets destinés à l'équipage se trouvèrent pourris, et il fallut en distribuer les morceaux ; cet événement me fournit l'occasion de parler de ces hardes de l'équipage. Elles sont toujours mal faites, mal cousues, et de mauvaises étoffes qu'on a économisées de manière à ce que les hommes sont habillés à moitié. Il est excessivement rare qu'un matelot le soit à sa taille. Ce mode d'administrer les batiments armés est tout entier à l'avantage des fournisseurs et au détriment des équipages qui sont toujours mal vêtus, parce que 8 jours suffisent pour metre en loques les hardes qu'on leur distribue ; ne seroit-il donc pas possible que la marine eut ses manufactures et ses etoffes portant un caractère distinctif qui mit les matelots dans l'impossibilité de les vendre et de faire habiller chacqu'homme à sa taille. Ce système a la vérité n'enrichiroit pas les fournisseurs, mais la marine en deviendroit plus brillante, les hommes plus proprement tenus s'en porteroient mieux, les offic^{ets} mettroient de l'amour propre à la tenue de l'équipage comme à celle du batiment, et peut-être le gout pour la marine militaire augmenteroit-il dans les ports. Ce que je dis des hardes, je voudrais l'appliquer aux souliers pour éviter d'en donner aux équipages en carton, comme nous en avons eu beaucoup qui se trouvoient sans semeles au bout de trois jours.

(25) Un autre inconvenient, auquel n'est pas moins essentiel de remedier, c'est que dans les ports, différentes choses se font par des homes qui n'en connoissance pas l'usage, et sont à refaire à bord. Par exemple, le Magasin Général du Havre nous a donné deux séries de pavillons qui étoient hors de toutes proportions ; ils avoient [deux mots illisibles] des deux séries pour en faire une, on y a joint 250 aunes d'etamine, mais en revanche la soute est remplie de petits morceaux. Ces gaspillages n'auroient pas lieu si tout étoit fait convenablement dans le principe.

La marche la plus avantageuse du Géographe est de grand largue et la mer belle. Il lui faut un peu de vent alors il donne au Naturaliste, les perroquets, la gr^{de} v^{le} d'étay et les bonnettes. Son avantage diminue lorsqu'il y a de la houle, mais il revient avec le vent.

Le 26 frimaire [an IX, 17 décembre 1800] on a commencé l'usage de l'oscillomètre, cet instrument inventé par le Comm^t de l'expédition, est une demie circonférence graduée dont le plan est perpendiculaire à l'horison, le diamètre est en dessus, et l'arc en dessous, au centre est établi sur un axe un balancier, qui en se tenant toujours dans la verticale au plan de l'horison, indique l'angle que fait la mature avec ce même plan, dans les oscillations du navire. Deux indicateurs que le balancier chasse devant lui et qui demeurent fixés sur les degrés auxquels il s'est arrêté, dispense d'avoir constamment les yeux sur l'instrument, pour connoître les inclinaisons du navire. Si l'on place le plan de l'instrument dans le sens de la largeur du bâtiment, il fait connoître les roulis, sous le vent et au vent. Si au contraire on le place dans le sens de la long^{ur} du Navire (26) il indiquera le tangage de l'avant et de l'arrière. Dans tous les cas, il faut avoir soin que le balancier sur le point zero, se trouve perpendiculaire à l'horison. Si cela n'étoit pas à cause de la tonture du pont, il faudroit tenir compte de la différence et ramener les angles observés à ceux qu'ils eussent du être. L'usage de cet instrument, est de faire conoître l'épaisseur des tranches immergées et émergées dans les mouvements du vaisseau, ainsi que la durée des oscillations, il indiquera les inclinaisons habituelles et le rapport suivant lequel elles varieront dans les différentes circonstances dépendantes de la haut^r et de l'amplitude des lames, ainsi que de la force du vent et de la distance du centre de gravité au metacentre, &c. On pourra calculer pour le terme moyen de chacune de ces inclinaisons les résistances du fluide et leur direction, par conséquent il offre sur plusieurs rapports un moyen d'avancer à la perfection dans la théorie, si incertaine encore, des fluides.

Le [blanc] au matin nous eûmes connoissance des terres du Cap de Bonne Espérance. Après l'avoir doublé nous éprouvâmes constamment des vents contraires jusqu'à notre atterrage à l'île de France le [blanc]. Nous essuîâmes un coup de vent qui dura 48 heures et nous prouva que les deux bâtiments de l'expédition ne laissent rien à désirer sous le rapport des qualités. Le Naturaliste surtout qui, marchant moins que nous, a eu constamment occasion de faire de la voile, nous a souvent étonné par sa stabilité. Néanmoins au Port du Havre les préventions contre ce bâtiment étoient telles que nombre de marins eussent renoncé à l'expédition plutôt que de s'y embarquer parce que, prétendoit-on il ne portoit pas la voile, (27) On avoit de même prédit au Géographe qu'il faudroit couper sa mature. Nous n'en avons rien fait et jusques icy les plus grosses mers ne l'ont pas fatiguée. Tant il est vrai on ne sauroit trop être en garde contre ces jugements prématurés qui nuisent également à l'état et au progrès de l'art de la Marine.

Enfin le [blanc] germinal, après 4 mois et [blanc] jours de traversée depuis Ténériffe nous mouillâmes dans la baie du Tombeau à l'île de France. Nous fûmes entrés dans le port, si nous eussions eu un pilote, mais la crainte que causoient nos bâtiments rendoient les administrateurs circonspects, et ce ne fut que le lendemain au jour, qu'on se décida à nous envoyer le pilote que nous demandions en tirant de tems à autre un coup de canon. Heureusement pour nous, la nuit avoit été des plus belles, car nous avions jetté l'ancre sur un fond de roches et très près des brisants. Notre mouillage avoit été forcé par le calme, après avoir louvoyé devant le port pendant un demi jour attendant qu'un ~~un~~ pilote on voulut bien nous y faire entrer.

La commission de santé, et l'administration de la colonie vinrent nous visiter. Ce ne fut que d'après le rapport de la première que nous eûmes la permission de communiquer avec la terre. La 2^{de} eut une longue conférence avec le Command^t et se fit remettre toutes les lettres dont l'équipage étoit porteur pour la colonie. L'une et l'autre de ces précautions, est également nécessaire. On ne sauroit apporter trop de soin (28) pour empêcher l'introduction de la petite verolle qui fait dans ce pays des ravages cruels, et qui lui enleva, il y a quelques années, un

nombre prodigieux d'habitants. D'un autre côté, des correspondances apportant dans la colonie des idées trop philanthropiques en feroient un theatre de carnage et d'incendie, et sous ce rapport les habitants avoient peut-etre autant à craindre l'arrivée des batiments de la metropole, que celle de l'ennemi. Nous les avons parfaitement tranquilisés en leur faisant part des vues sages et bienfaisantes du P^r Consul et en les assurant que le Gouvernement prend un egal intérêt aux Français de la métropole et a ceux des colonies. Aussi avons-nous été accueillis comme des hommes qui apportent de bonnes nouvelles. L'Aurore néanmoins y avoit passé peu de mois avant nous, mais j'ignore pourquoi, on ne se louoit point dans le pays du séjour qu'y avoit fait ce batiment. Quant à nous, il nous est devenu inutile d'avoir des lettres de recommandation. Chacun a trouvé dans la colonie des compatriotes et des amis ; cette relache nous a bien dédommagés des fatigues de la traversée.

Nous n'y avons pas trouvé M. de Cosigny qu'on avoit forcé de repartir sur le batiment qui l'avoit apporté. Il avoit communiqué à l'assemblée coloniale ses instructions, qui lui enjoignoient dit-on de donner un salaire aux noirs employés au moulin à poudre. Cette mesure a (29) semblé devoir infailliblement occasioner un soulèvement général des noirs, ruiner par conséquent tous les habitants et probablement leur couter la vie, aussi ont-ils renvoyé M. de Cosigny, non pas dans l'intention de contrarier les vues du Gouvernement, mais pour fuir un péril certain. Ils reprochoient au Ministre d'avoir signé ces instructions, mais ils les attribuoient à M^r Lescalier. Au reste cette colonie s'est conservée a la France, dans un etat sinon brillant, au moins heureux, et cela par ses propres moyens. Chaque citoyen y est soldat et constamment prêt à prendre les armes pour la deffense de son pays. Son intérêt particulier est tellement lié à l'intérêt général, qu'il ne perd jamais de vue ce dernier. Des signaux bien combinés et connus de tout le monde, indiquent par toute l'isle ce qui se passe dans un point, et le lieu où il est necessaire de se réunir de sorte que si l'ennemi attaquoit l'isle, il trouveroit toujours à l'endroit menacé, une petite armée prête à s'opposer à ses tentatives. C'est ainsi que notre arrivée fut connue, et avant que nous eussions mis pied à terre, la curiosité ou l'intérêt public, avoient réuni au port les habitants descendus des campagnes. D'après ce que je viens de dire, on concoit que leurs signaux de côte étoient trop bien établis, et trop en activité pour qu'ils pussent adopter ceux que nous leur avons remis, et comme en outre, ils (30) sont à la connoissance de tout le monde, et que la moindre meprise peut etre un sujet général d'inquietude ou d'allarme, il devient difficile d'y porter atteinte. On pourroit joindre à ses considerations que cet établissement venoit d'être modifié et etoit à peine en activité, qu'on avoit fait a grands frais de nombreuses series de pavillons qui au deffaut d'étamine étoient en toille blanche et bleue, et que par consequent le moment n'etoit pas favorable pour proposer un nouveau sistème, mais je pense que lorsqu'on commencera à sentir qu'on a multiplié les consommations et qu'on s'est chargés d'un entretien dispendieux et continel en substituant la toille à l'étamine, je pense dis-je qu'alors on tirera parti des modèles que nous avons portés en adoptant les ballons qui joignent à l'economie le grand avantage de convenir également aux signaux de jour et de nuit.

Nous n'avons pas eu également à nous louer de l'administration de la marine quant aux besoins des deux batiments. Nous n'avons rien, absolument rien, pu obtenir du port, et dans une colonie francaise il nous a fallu avoir recours aux étrangers. C'est le consul danois qui a fourni à l'expedition tout ce qu'il lui a été possible, sans cela, j'ignore si nous eussions pu continuer la campagne. Ainsi à l'isle de France la marine n'est pas en état de ravitailler une corvette, à quoi donc y sert une administration aussi nombreuse que celle (31) du port de Brest ? et que font par jour deux mille ouvriers appartenant à l'Etat ? On ne dira pas qu'ils sont employés à l'entretien du port, les machines à curer y sont au fond d'un bassin dans un état de déperissement absolu, et le port est rempli de carcasses de batiments coulés.

Je suis forcé de remettre à mon retour à parler des ressources que ce pays peut offrir à la Marine. Le temps ne m'a pas permis de m'occuper des recherches sur les importations, les

qualités et quantité des matières premières, ainsi que sur le degré de perfection des différents arts utiles à la marine. Plusieurs de nos officiers se sont trouvés malades et à l'hôpital presque aussitôt notre arrivée, de sorte que nous sommes restés deux pour le service du bord ; je dirai seulement que sous les rapports maritimes le Gouvernement ne sauroit trop tôt fixer son attention sur cette colonie précieuse.

Le cinq floréal [an IX, le 25 avril 1801] à six heures du matin nous appareillâmes, laissant à terre 4 officiers de l'expédition, plusieurs aspirants et à peu près la moitié des naturalistes ; le Commandant régla le service du bâtiment et voulut bien me confier un quart. Nous étions partis de France à 4 quarts et nous repartîmes de la colonie à cinq, parce que le capitaine de frégate en commanda un, l'aspirant Bonnefoy un autre, et que le Commandant fit passer à bord un officier du Naturaliste.

Nous tournâmes l'île de France par le nord, et fîmes (32) route au sud et S.S.E. tant que les vents purent nous le permettre, jusqu'au 29^{ème} degré de latitude méridionale. Alors nous rencontrâmes les vents variables, qui nous portèrent en trente deux jours à la côte de la Nouvelle Hollande entre le 20^{ème} et 39^{ème} degrés de latitude sud. La traversée fut des plus belles, les vents presque constamment favorables, et quelquefois forcés. Nous n'éprouvâmes ni accidents ni événements remarquables. Nous vîmes plusieurs oiseaux de mer, particulièrement des albatros qui ne nous quitterent qu'à notre atterrissage, et des damiers. Nous ne rencontrâmes ni poissons ni mollusques. Nous eûmes connaissance des terres de la Nouvelle Hollande le 7 prairial [27 mai 1801] à 7^h.1/2 du matin. (À midi on étoit par 34° 12' 36" de lat. mérid. & par 111° 44' 58" de long^t. orientale). Nous rangeâmes cette terre en la prolongeant du sud au nord à la distance d'environ six milles. Le temps étoit généralement beau, et nous pouvions facilement l'explorer. Partout nous vîmes la mer briser avec force contre les récifs qui bordent la plage, et la côte élevée de 60 à 120 toises, ne nous offrit nulle part la possibilité de débarquer. La sonde nous rapportoit toujours des fonds de roches, de madrepores ou de coraux. On ne put donc satisfaire l'impatience de nos Messieurs qui tous brûloient du désir de visiter cette terre que l'on voyoit couverte de forêts immenses. Depuis deux jours on se perdoit en conjectures ; on disputoit avec chaleur prétendant que cette terre n'étoit ni habitée ni habitable, parce que nulle part elle n'apporte de l'Eau à (33) la mer. Lorsque le 9 [an IX, le 29 mai 1801] dans un instant où à peine on cessoit la discussion, on eut la preuve qu'il ne faut pas donner trop libre cours aux élans d'une imagination ardente. En effet un grand feu allumé sur la côte au coucher du soleil fut un indice certain qu'il y avoit des hommes et une des vigies assura avoir vu plusieurs animaux assez gros, sortants et rentrants à diverses reprises dans un bois aux bords de la mer.

Le lendemain 10 [an IX, le 30 mai 1801] nous découvrîmes une baie immense. On fit route dedans. Partout la sonde nous rapportoit un excellent fond de sable mêlé de vase. À 5 heures du soir nous y mouillâmes par 33°28'46" de lat. observée et [blanc] de long^t est à environ une lieue et demie de terre. Un canot commandé par M^r. Freycinet & ayant à bord M^{rs} Depuche et Riedley fut reconnoître la côte. Dans une anse la plus voisine du mouillage où ils mirent à terre, ils rencontrèrent sur le sable quantité de pas et de fiente d'un grand quadrupède herbivore et à pied fourchu qu'ils jugèrent devoir être gros comme une chèvre mais aucune apparence d'habitants non plus que d'eau douce ; ils virent des hérons noirs, des corbeaux et quelques petits oiseaux gris. M. Depuche rapporta plusieurs espèces de granites ainsi que de la mine de fer qu'il dit avoir rencontré en quantité à la surface du sol. Monsieur Riedley rapporta (34) des échantillons d'arbustes dont la côte est couverte. Les bois en général y ont une végétation lente et pénible. Les arbres qui sont en petit nombre au bord de la mer, n'y ont pas plus de 30 pieds de tronc, l'un de ces arbres qui fut rencontré fréquemment produit en abondance une espèce de résine dont nos messieurs apportèrent des échantillons. Elle est odorante et transparente, adhérente et très friable, sa couleur est un rouge brun. Elle s'attache fortement aux objets sur lesquels on l'applique chaude même sur les métaux, mais elle m'a

paru un peu seche.

Par ce que nous venons de dire sur les arbres qu'on a rencontrés sur cette cote, il ne faudroit pas juger de ceux de l'intérieur des terres. ~~En général~~ les vents qui soufflent de la mer sont généralement chargés de vapeurs qui brulent les premieres côtes qu'ils rencontrent, et je pense qu'on doit au contraire concevoir une idée avantageuse du continent, d'après la vegetation que l'on trouve partout a cent toises du bord de la mer, et quelques fois plus près, aussi les terres y sont-elles noires et propres à la culture. Bien entendu qu'il ne s'agit que du point où se fit le premier débarquement sur une cote assez élevée dans le sud de la baye, car dans tout le reste de ce golfe immense, on ne voyoit qu'un terrain d'alluvions et une plage de sable blanc ou noir mêlé (35) de mica, sur laquelle des dunes seroient de barrière à la mer. Elles étoient couvertes d'arbres et d'arbustes qui dans plusieurs endroits nous semblerent croître jusques aux bords de l'eau.

Un autre embarcation commandée par M^r. Piquet fut envoyée avec l'astronome & le géographe pour déterminer la position de la p^{te} d'entrée au sud de la baye, mais la côte s'étoit trouvée bordée de rescifs et inabordable, les courants violents l'empêcherent de revenir a bord le même jour et ces messieurs incomodés d'une forte houle passerent la nuit a l'ancre sans avoir rien pu faire, ils rentrent à bord le lendemain très peu satisfaits de leur voyage. C'est en memoire de cette mauvaise nuit, que le Commandant a donné à ce cap le nom de cap des Mécontents. L'anse où se fit le débarquement a de même été nommée Anse des Granites.

Dans une incursion que le Commandant fit à terre le 15 prairial [an IX, le 4 juin 1801], il vit des Naturels mais sans pouvoir communiquer avec eux. Il ne s'offrit à lui aucune apparence d'eau douce. Néanmoins sur le rapport d'un officier du Naturaliste qui, étant abordé sur un autre point de la côte avoit entrevu de loin dans les terres, une espèce de rivière, il se détermina à envoyer la reconnoître le lendemain seize. Le Commandant m'ayant permis de faire partie de cette petite expédition, je m'embarquai à trois heures du (36) matin dans la chaloupe commandée par le cap^{ne} de frégate Lebas, avec plusieurs des naturalistes de notre bord. Le cap^{ne} Hamelin dans son canot, accompagné de deux de ses off^{iers} qui la veille avoient pris connoissance des localités, dirigeoit notre route vers le point où l'on devoit aborder à la p^{te} du jour. Nous débarquames heureusement et par un très beau tems, M^r. Lebas ordonna au patron de mouiller. Le rendez-vous général fut donné à cet endroit pour trois heures après-midi et on se sépara. Je m'enfoncai dans les broussailles avec M.M. Riedley, Lesueur et Barbe, ou nous marchames de conserve, a quelque distance les uns des autres & sans nous perdre de vue, cherchant avec avidité a recoeuillir quelques connoissances sur cette portion de la Nouvelle Hollande jusqu'alors inconnue aux nations civilisées. La végétation ne pouvoit pas être abondante dans des sables qui faisoient partie du domaine de la mer a des epoques encore peu reculées, aussi n'avons nous vu pour ainsi dire que des arbustes, si l'on en excepte un arbre dont le bois dur et cassant annonce assez, et par la secheresse de sa seve et par ses replis tortueux le mauvais fond sur lequel il s'est élevé. Le seul parti qu'on en pouroit tirer pour la marine seroit de l'employer comme bois de membrure ; sous ce raport il (37) offre souvent des configurations précieuses. Nous rencontrames aussi quelques pieds de l'arbre à reizine trouvé en quantité à l'anse des Granites. Nous vimes dans le bois plusieurs oiseaux qui avoient des plumages peu riches et nous semblerent inconnus dans nos climats si l'on en excepte des cailles qui partoient par bande de dix à douze et des perruches. Les cailles different seulement des nôtres en ce qu'elles sont d'un gris plus foncé. Les perruches sont vertes, avec le ventre rouge. Nous tuames aussi une espèce de petit aigle et des corbeaux.

Nous ne vimes point de quadrupède, mais un grand nombre de terriers semblables à ceux des lapins quoique beaucoup plus petits indiquent a mon avis un animal de la grosseur d'un rat, dont l'espèce nous est inconnue. Plusieurs de nos Messieurs attribuent ces fouilles à des crabes de terre, mais en sondant un de ces trous avec la baguette de mon fusil, j'en fis sortir un animal qui se déroba par une autre issue et sans l'avoir vu, je suis persuadé qu'au

bruit qu'il fit que c'est un quadrupède, on pourra s'en assurer si l'on en rencontre ailleurs et peut-être même les prendre dans des poches en fumant leurs terriers. En parcourant le même bois nous rencontrâmes trois huttes de Sauvages. Elles étoient à quinze ou vingt pas l'une de l'autre, construites semblablement, et l'entrée de chacune tournée vers le Nord ; leur plan intérieur est (38) une portion d'ellipse \supset dont la profondeur est d'environ $4\frac{1}{2}$ p^{ds} et l'ouverture de 30 à 33 pouces. De petits rameaux plantés debout, et allant se joindre à 4 p^{ds} de hauteur sont toute la charpente de ces habitations. Elle est recouverte ou par des herbes seches, ou par l'écorce fine et flexible d'un arbre désigné dans la collection de Monsieur Riedley sous le n^o [blanc]. Elle ressemble par sa souplesse à de l'amadou. A 5 ou 6 pieds devant l'entrée de chaque loge, on trouve les traces d'un foyer où l'on a fait griller des coquillages. J'ai ramassé dans les cendres de l'un d'eux un poisson coffre bien desséché. Après avoir traversé le bois de broussailles qui borde la mer, nous n'étions plus séparés de la grande rivière prétendue, que par un marais assez vaste, couvert presque partout de criste-marine dont la tige desséchée et durcie avoit de 15 à 18 pouces de hauteur et parfois de joncs et de roseaux. Quantités de napes d'eau, rependues ça & la rendoient l'approche de la rivière difficile, et les eaux de la mer, qui à chaque marée baignent la majeure partie de ce terrain et y déposent un limon gras, rendoient la marche pénible. Je parvins néanmoins sur le bord, et je le parcourus pendant l'espace de plus d'une lieue ayant très souvent l'eau à mi jambe ; je vis dans cette course beaucoup d'oiseaux de (39) marais, particulièrement des canards, des plongeurs, des sarcelles quantité de cignes noirs ayant le bec et les pattes roses, des pélicans et des hérons. Souvent j'eus à traverser de petites saignées dont plusieurs me parurent faites de mains d'homme. Elles avoient un point plus étroit qui formoit un courant d'eau limpide. Je jugeai aux sentiers qui y aboutissoient et à la vase battue qui portoit l'empreinte de pieds nus, que les Naturels y vont pêcher, mais ce qui me surprit davantage fut une espèce de digue séparant deux napes d'eau assez profondes. Elle avoit 8 à 10 p^{ds} de long^r sur environ 12 pouces de large à sa crête, elle étoit faite sans art, cependant elle me donna passage et il m'eut fallu faire un très grand circuit, ou me metre dans l'eau jusqu'à la ceinture pour arriver à l'autre bord. Je goûtai à plusieurs reprises les eaux de la rivière, partout elles étoient saumâtres mais d'une salure moindre que celle de la mer, et si ce n'est qu'un marais, il est assez étendu pour que je n'aye pu voir où il se termine dans les terres. En côtoyant ainsi cette prétendue rivière qui avoit environ 150 toises de large, j'ai vu sur le bord opposé une immense forêt d'arbres majestueux qui irritoient en moi le desir de m'enfoncer plus avant dans les terres, mais il eut fallu me separer de mes compagnons, ce qui étoit imprudent. Il commençoit d'ailleurs à être tems de se rapprocher du rendez-vous, (40) nous abandonâmes donc nos recherches, et vers deux heures et demie nous arrivâmes au rivage. Aucun de nos Messieurs n'étoit encore rendu. M. Perron arriva seul une demi heure après, je vis avec un grand étonnement que notre chaloupe étoit à la voile et très loin sous le vent. M^r. Lebas ayant trouvé l'embouchure de la rivière, avoit envoyé au patron l'ordre de venir mouiller à l'entrée de cette riviere, mais il avoit fait descendre à terre tout l'équipage. Il ne restoit à bord que deux homes, qui appareillerent et comme les provisions, et surtout l'eau de vie étoient à discretion pour eux puisque le coffre n'étoit pas fermé, ils en burent outre mesure, manquèrent l'entrée de la rivière et se laisserent affaler sous le vent. Cependant nous étions exténués de fatigues et de besoin. Heureusement nous trouvâmes M^r. S^t. Cricq avec son canot et plusieurs naturalistes de son bord. Il partagea avec nous le peu qui lui restoit, et se disposa à s'embarquer. Ce fut dans l'instant que le canot alloit pousser au large que nous aperçûmes au loin deux Sauvages venant de notre côté, ayant pour toute arme chacun un baton qui leur servoit à marcher. En nous voyant, ils s'arrêtèrent. M^r. S^t Cricq fut audevant d'eux en suivant le rivage, et je passai par derriere les dunes pour leur couper retraite. Néanmoins l'un des deux nous échapa, nous le perdîmes de vue dans les broussailles et lorsque nous fûmes arrivés à l'autre, nous trouvâmes (41) une femme que la peur avoit saisie, prosternée le visage contre le sable dans une posture qui avoit quelque chose de

suppliant, mais qui en même temps étoit tout à fait singulière. Je ne puis mieux la comparer qu'à celle d'une grenouille sur le bord d'un étang. Ses bras, ses jambes et ses cuisses étoient pliées sous elle, mais un peu de chaque côté, de manière à ne pas empêcher sa tête et tout son corps de poser immédiatement sur le sable. J'ignore si cette attitude étoit seulement l'effet de la frayeur, ce que je sais c'est qu'il nous seroit impossible de la prendre. Nous nous assurâmes en lui mettant le doigt dans la bouche, qu'elle avoit ses dents incisives, mais il nous fut impossible de la considérer attentivement, l'état dans lequel elle nous paroissoit nous fit peine, des larmes avoient coulé de ses yeux, et nous nous empressâmes de le faire cesser en nous éloignant après toutes fois lui avoir fait nos présents. Je mis devant elle un petit miroir et un couteau, un autre lui donna une bouteille, &c., &c.

Je n'étois pas à plus de 20 pas, que je vis notre femme sauvage lever la tête et nous regarder, alors je conçus l'espoir qu'elle se familiariseroit avec nous, et je retournai sur mes pas. Ce fut en vain, elle laissa aussi-tôt retomber sa tête sur le sable et faignit d'être inanimée. Deux des hommes de l'équipage qui (42) comme moi, étoient revenus sur leurs pas la souleverent, je m'aperçus alors qu'elle étoit enceinte. C'est là ce qui l'avoit probablement empêché de fuir. Mais comme elle ne voulut pas se soutenir debout, on la reposa sur le sable. Cette femme avoit la figure petite et ronde, tous ses traits étoient prononcés, je leur trouvai beaucoup d'analogie avec ceux des femmes du Bengale. Elle avoit la peau très noire, les cheveux fins sans être crépus, mais courts et ondoyants légèrement, absolument comme s'ils eussent été taillés à la Titus par le coiffeur le plus renommé. Elle étoit d'une petite stature mais bien faite, tous ses membres quoique décharnés étoient proportionnés. Elle avoit les pieds petits et la peau des mains dure de manière à former pour ainsi dire des écailles. Je jugeai à son sein qu'elle avoit fait plusieurs enfants bien qu'elle ne parut pas avoir plus de 20 à 22 ans. Tout son vêtement consistoit en une peau qui me sembla être celle d'une espèce de loup marin. Elle étoit sur ses épaules, suspendue à son cou au moyen de deux ou trois lanières, & la fourrure en dessous. En dehors de cette espèce de manteau, un morceau de la même peau, cousue avec des lanières et ayant le poil en dedans, formoit une espèce de poche. L'intérieur en étoit garni dans le fond d'un morceau de l'écorce fine et déliée dont j'ai parlé plus haut. Elle tenoit fortement au fond (43) de la poche, ce qui me fait croire qu'elle étoit prise dans la couture. Nous trouvâmes dans ce sac quelques petits oignons semblables aux racines des orkis [orchis/orchidées], ils étoient gros comme un gland. Enfin cette femme ne voulant pas donner signe de vie, nous la quittâmes. À peine étions-nous à trente pas que nous la vîmes se dérober sur les pieds et les mains dans les broussailles laissant la et nos présents et son bâton. Plusieurs de nos messieurs lors de leur incursion eurent occasion de voir des Naturels. Lorsqu'ils les aperçurent pour la première fois ils étoient sans armes et ne témoignèrent pas d'inquiétude, mais dès qu'ils virent qu'on marchoit à eux, ils jetterent des cris qui semblerent être de ralliement et disparurent. Ils étoient suivis d'un chien que nos messieurs crurent être de l'espèce des chiens de berger, mais ils ne le virent que de loin, peut être il ne seroit pas impossible que ces chiens fussent semblables à ceux qu'on a rencontrés sur la cote de Nouvelle Zélande au port des îles qu'on compare à des renards domestiques. Néanmoins, on ne peut pas s'être trompé sur le cry et nos messieurs assurent que ceux-ci aboyent absolument comme les nôtres. Bientôt après on vit ces Naturels revenir au nombre de sept dans l'âge de 20 à 30 ans, armés chacun de deux sagayes et d'un patou patou. Pour n'être pas obligé (44) d'engager une action nos messieurs se replierent ; on leur jeta des présents qu'ils ramassèrent. Ce qui parut les flatter davantage fut un mouchoir et une tabatière rouge ayant sur son dessus une sylouette de nègre. Ils repetoient avec facilité et distinctement tous les mots qu'on leur disoit, tels qu'amis, oui, &c., mais lorsqu'on leur dit pourra, on a cru voir que ce mot avoit dans leur langue une signification. Ils le répétèrent tous et s'éloignèrent ; les présents et les signes d'amitié ne purent nous concilier leur confiance. Peut-être aussi en manqua-t-on de notre côté, et il n'y eut pas de communication établie entre eux et nous. On

n'est pas bien d'accord sur cette reception de la part des Naturels de la Nouvelle Hollande, les uns pretendent qu'elle etoit tout à fait hostile, d'autres qu'elle etoit seulement l'atitute d'hommes assez confiants d'ailleurs mais qui se tiennent sur la deffensive. Les premiers s'appuie [sic] sur ce qu'ils jettoient des cris perçants et brandissoient leurs lances ou sagayes, mais n'a-t-on pas remarqué cette pratique chez quantité de peuples sauvages, chaque fois qu'ils se rencontrent. Ceux-cy leurs [illisible] suprirent un sentiment intime d'une force qu'ils n'ont à notre égard, ni pour leur constitution phisique qui est foible, ni pour (45) l'art qu'ils ne connoissent pas. On a jugé d'après l'entrevue avec les naturels, qu'ils obéissent à des chefs. Je pense qu'il ne faudroit pas donner trop d'extension a cette idée, néanmoins je les crois réunis par hordes ou par familles. Celui qui a paru le chef de celle que nos m^{rs} ont eu occasion de voir, n'avoit d'autre distinction qu'une petite ceinture en peau, de la quelle tomboit par-devant un morceau triangulaire qui lui cachoit les parties de la génération. Je pense que c'etoit un ornement plutot que le résultat d'un sentiment de pudeur, puisque les autres etoient nus ainsi que la femme que j'ai vue ; plusieurs d'entre eux avoient sur leurs epaules un manteau semblable à celui de la femme dont j'ai parlé plus haut. Seulement on ignore s'ils avoient de même un sac en dehors, je ne crois pas, cette femme, étant pres d'accoucher avoit du s'occuper des moyens de porter son enfant lorsqu'il seroit au monde, et je présume que l'espèce de capuchon tenant à son manteau etoit destiné à cet usage. Ces naturels sont noirs, de taille moyenne, on ne les a pas vus tatoués. Le chef seulement parut avoir des cheveux rougis avec de l'ocre. Quant à la femme que j'ai vue, elle n'avoit aucun de ces ornements qui defigurent la plupart des sauvages des mers du sud. Ils ont les cheveux courts mais lisses, l'œil (46) petit et vif, et les membres décharnés. Ils ont pour demeures des huttes de branchages qui n'ont pas a beaucoup près la perfection de quantité de nids d'oiseaux, et l'on a peine a y reconnoitre la demeure d'etres pensants. Néanmoins les Hottentots qui ont déjà passé le premier degré de la civilisation, habitent des huttes de meme forme et qui ne different de celles cy qu'en ce que leur couverture est de nattes, et en ce que l'entrée en est fermée par une peau ; les trois huttes que j'ai rencontrées dans une espace d'environ trois lieues de terrain ne me donnent pas une grande idée de leur population. Mais il faut dire que la côte d'où nous débarquames est peut etre le terrain le plus ingrat de tout le continent, et néanmoins je rencontrais dans le marais plusieurs sentiers assez battus. D'un autre côté la femme dont j'ai parlé plus haut, quoique toute jeune, avoit déjà fait plusieurs enfants. Il est probable que ces peuples sont de bonne heure dans l'age de puberté. Peut-etre d'après la peau dure des mains de cette femme pouroit-on augurer qu'elles sont condamnées aux travaux penibles qui se réduisent je pense à fouir dans la terre avec les mains pour y trouver ~~quelques~~ quelques des racines qui jointes à quelques coquillages qu'elles ramassent sans doute aux bords de la mer, et au poisson (47) que les homes pêchent dans les saignées du marais, peut etre avec des especes de paniers de clayes, suffisent à la chetive existence de ces misérables peuples. J'ignore s'ils sont chasseurs, mais tous les oiseaux que j'ai vus, et surtout ceux de marais m'ont paru sauvages. L'idée de propriété si elle ne leur est pas étrangere doit au moins être très bornée, car ils ne possèdent rien, ils ne connoissent pas la navigation, du moins on n'a pas vu une seule pirogue sur toute cette côte, et je n'ai pas entrevu chez eux aucunes traces des arts dont la decouverte a multiplié nos jouissances en augmentant nos besoins. A dire vrai je ne crois pas ces Sauvages susceptibles de sentir plus vivement les unes que les autres, car coment concevoir qu'une femme accessible aux sensations morales n'ait pas eu la curiosité de regarder les presents que nous lui avons faits, et que surtout qu'elle n'ait pas été flattée d'un miroir dans lequel certainement elle s'est vue ? Et s'il est vrai comme le pensent ces messieurs que le sauvage qui l'accompagnoit fut un homme, quelle idée de se faire de la confiance, du courage et de la sensibilité d'un homme qui abandonne ainsi sa femme au pouvoir d'etres qu'il ne connoit pas et qu'il craint, pour s'enfuir, sans rien faire pour la soustraire au péril qui la menace ? J'avoue que jusqu'icy rien ne me porte à supposer des (48) vertus a des homes sortants des mains de la Nature. Je ne les crois non plus ni belliqueux ni

anthropophages. Ils n'ont pas fait la moindre démarche pour nous attaquer en masse, ou nous surprendre en particulier, bien que quelques uns de nos messieurs se fussent avancés isolément et peut-être même assez inconsidérément dans l'intérieur de leur pays ; un jour deux de nos messieurs en herborisant passèrent assés près d'eux, ils changerent un peu leur route pour ne pas marcher a eux et les sauvages qui les virent ne daignerent pas y faire attention, ils ne temoignerent pas même de surprise.

Au reste, je suis loin de vouloir fixer l'opinion sur ces habitants de la nouvelle partie du monde. Une entrevue d'un quart heure et peut-être une entrevue hostile, ne sauroit donner matiere a des conjectures aux quelles on puisse s'arrêter raisonnablement. Je ne dois pas préjuger ce que la suite nous apprendra, on se feroit une idée bien fausse de la France si on ne l'a connoissoit que par l'existence et les meurs de nos pêcheurs qui habitent les bords de la mer. Combien ils sont loin du luxe asiatique de la capitale, peut être y a-t-il la même distance entre les habitants des bords de la Nouvelle Holande et ceux de l'interieur des terres. M^r Perron nous a (49) assuré avoir vu dans une espece de berceau circulaire, entouré d'un banc de gazon qui pouvoit contenir vingt personnes, des dessins ressemblant à des caracteres hyeroglyphiques tracés dans le sable au moyen de joncs qui avoit été planté en formant divers contours, et aux quels ensuite on avoit mis le feu de sorte que ces caracteres se trouvoient imprimés en noir sur un sable blanc ; je respecte les assertions de M^r Perron mais de cette espece de temple ou enceinte d'assemblée publique et de ces hyeroglyphes on pouroit tirer des consequences si éloignées de ce que j'ai vu, que je ne puis me deffendre du doute. J'ai resolu d'être constamment en garde contre mon imagination qui pouroit me faire prendre les effets fortuits du hazard pour le merveilleux qu'on est naturellement porté à desirer dans ces sortes de voyage, et j'use de la même precaution à l'égard des autres. Quoiqu'il en soit, la nature est tellement étudiée par les homes instruits que nous avons avec nous, l'œil observateur s'y fixe avec tant de précision sur chacun de ses secrets que je ne pense pas que rien puisse echaper à leurs recherches.

Mais il est tems de finir cette digression déjà trop longue, et de reprendre la suite de notre expédition. Sur le soir nous vimes (50) revenir à nous M.M. Hamelin, Lebas, & tous ceux qui les accompagnoient. Les embarcations etoient encore bien loin sous le vent, et tout le monde etoit harassé par la fatigue, par la faim & par le froid. On alluma un grand feu. Pour cela l'industrie dut supléer aux moyens usités : on fit en humectant de la poudre une espece de fusée, elle mit le feu à du papier qu'on parveint à enflamer en le soufflant, des broussailles seches firent le reste. Nous étions rangés autour de ce feu, nous disposant à dévorer quelques corbeaux et pies de mer que nous avons tués et attendant que notre chaloupe nous apporta du biscuit et de l'eau, lorsque le canot de M^r. Hamelin arriva. Il avoit laissé notre chaloupe de l'arrière. Plus d'une demiheure ensuite, pressés d'impatience on retourna au rivage pour questionner l'équipage du canot sur la distance a la quelle devoit être notre embarcation. Ce fut alors qu'on apprit qu'elle avoit touché et que c'etoit probablement ce qui le retardoit : à cette nouvelle nous courumes vers le point où on presumoit qu'elle devoit être. Après plus d'une heure de marche, nous y arrivames et trouvames l'équipage à se secher autour d'un grand feu, la chaloupe echouée et coulée en travers à la côte, la lame déferlant dessus et l'ayant déjà presque entièrement remplie de (51) sable. Le cap^{ne} de frégatte en revenant de son incursion, avoit rencontré trois des matelots de l'équipage. Il leur avoit donné l'ordre de marcher au devant de la chaloupe et de la faire accoster pour les prendre. Le patron mouilla bien son grapin, mais le courant et la lame ne lui permirent pas d'accoster debout à la côte. Il y veint en travers et la chaloupe étoit coulée avant que les homes qu'il vouloit prendre fussent embarqués. Cela ne seroit pas arrivé si le patron eut pris des précautions sur lesquelles on ne devoit pas s'en raporter à lui, vu la force de la lame qui battoit en côte, et par conséquent si tout le monde fut allé au devant de la chaloupe. Le mal étoit fait, il falut songer à le réparer. Le premier soin fut de démâter. L'arrière de la chaloupe étoit un peu plus à terre que sur

l'avant. L'espoir que la lame l'éviteroit davantage encore si elle pouvoit avoir assez de prise et rendroit par conséquent son hallage à terre plus facile, détermina à ne pas couper le cablot. Il n'étoit plus alors possible de rien sauver, notre biscuit, nos poudres et nos capotes étoient à terre, mais le tout étoit mouillé d'eau de mer. Nous ne pouvions rien par nos propres moyens, il falloit un effort de plus de trente milliers pour haller la chaloupe à terre, et nous étions 19 hommes sans une poulie, sans un bout de corde. M^r. Hamelin partit sur le champ (52) nous promettant des secours a la pointe du jour et nous laissant ses armes et ses munitions de guerre. Nous passames la nuit auprès du feu, transis de froid néanmoins parce que nous n'étions ni abrités ni vêtus, et nous attendîmes que le jour parût. Il venoit trop lentement au gré de notre impatience, mais enfin il vint et sans apparence qu'on songea à nous aider. Je craignis alors que les secours n'arrivassent trop tard, mais la journée se passa ainsi sans que l'embarcation s'engrava sensiblement. On fut faire de l'eau dans un trou pratiqué par les Naturels à environ à une lieue de l'endroit où nous étions. Il pouvoit en contenir un baril de galère. Ces peuplades vont, à ce qu'il nous a semblé, boire à ses espèces de fontaine au moyen d'une tige de cellery. L'eau en étoit saumâtre mais nous la buvions et nous estimions heureux de l'avoir. Nos provisions consistant en une dizaine de livres de mauvais biscuits lavés à l'eau de mer, un peu de riz et un morceau de lard diminuoient considérablement. Il fallut régler les consommations. Il n'y avoit pas deux cuisines. Tous, état-major et équipage, étoient rangés autour d'une petite marmite où l'on avoit fait cuire avec le riz de la christe-marine pour augmenter la quantité. Chacun y puisoit à son tour, les uns avec la pointe d'un sabre, d'autres avec un fragment d'assiette cassée, ceux-ci avec un morceau de bois aplati en forme de cuillère, ceux-là enfin avec une coquille ramassée aux bords de la mer.

(53) Vers le milieu du jour un coup de canon que j'entendis tirer à bord me donna de l'inquietude sur le compte du capitaine Hamelin. Ce sentiment étoit confirmé par des avirons, un mouchoir, un bas, des deffenses en tresse, &c. &c. trouvés sur le rivage et reconnus pour être du Natural^{te}. Néanmoins je dissimulai mes craintes, elles eussent été partagées trop vivement par tout le monde, et il étoit essentiel de ne pas affoiblir l'espérance et le courage de nos camarades d'infortune. Nous songeames à nous mettre à l'abbry des injures du tems. Nous dressames une tente avec les voiles de la chaloupe. Elle fut jonchée de branchages d'arbustes et nous y passames la nuit, ayant toujours trois d'entre nous à faire la garde. Le 18 avant l'aurore nous etions debout pour observer les mouvements du bâtiment, mais rien n'indiquoit que le terme de notre épreuve dut être prochain. Plusieurs de nos messieurs partirent pour se rendre à quelques lieues de l'endroit où nous etions, y allumer un grand feu, le plus possible en face du bâtiment, et y faire flotter un pavillon. On s'occupa au camp à découvrir le terrain afin de nous garantir des surprises de la part des Sauvages, mais je dois dire que rien ne se faisoit plus sans discussion. La désunion commençoit à se mettre parmi les naufragés, les uns parloient de traverser la Nouvelle Hollande pour se rendre au Port Jakson, d'autres vouloient faire un traité (54) d'alliance avec les Naturels &c. &c. &c.. Nous étions campés sur une langue d'un terrain sablonneux qui n'avoit pas plus de cent pas de largeur, derrière se trouvoit une espece d'etang formé par les eaux de la mer, ayant plus d'une lieue de long sur environ cent toises de large. Il etoit rempli de poissons. Un seul coup de seine eut suffi pour nourrir l'équipage entier du Géographe pendant plusieurs jours, mais nous manquions de toutes especes de moyens pour en prendre. Pendant tout ce tems, le Commandant etoit dans l'inquietude la plus vive. M^r. Hamelin n'arriva que le 17 à la nuit, après avoir passé vingt-six heures dans son canot et y avoit couru des dangers. A 3 heures du matin le 18 un canot avoit été expédié du Géographe, mais le mauvais tems l'avoit aussi tôt forcé de rentrer a bord. Nous n'avions pu en avoir connoissance. A 10h le Commandant se détermina à appareiller le bâtiment et il veint mouiller dans notre N.N.O. à environ 2 lieues 1/2 de la côte. Cette manœuvre nous tranquilisa quant à nous. Enfin à midi un coup de canon partant du Géographe nous annonça un canot que nous vimes au même instant déborder. Il nous apportoit un grapin,

un cricq, un grelin, deux caliornes du biscuit et de l'arrack. M^r. Bonnefoy qui commandoit ce canot veint mouiller assez près de la chaloupe. Il y avoit de la lame et le vent battoient en côte. M. Lebas hella le canot, et lui donna l'ordre d'aller gagner l'entrée de la rivière de côtoyer la terre qu'il trouveroit à babord, ce qui le conduiroit à un lieu (55) de débarquement facile ; M^r. Bonnefoy s'y rendit à l'entrée de la riviere. Je m'étois approché de M^r. Lebas pour lui demander s'il étoit bien sûr qu'il y eut passage pour le canot, je ne le croyois pas, il se détermina à y aller lui-même par terre. Sur l'assurance qu'avoit reçu M^r. Bonnefoy il s'engagea dans cette pretendue passe, mais néanmoins avec precaution. Il y trouva trois barres enormes, qui dans toute la largeur déferloient les unes sur les autres avec violence, avant d'etre arrivé à la premiere, il eut fond avec ses avirons, il mit le cap au large. S'il eut été plus avant, le canot eut infailliblement péri. Il revint mouillé à une demi lieue sous le vent de la chaloupe. Tout notre monde se mit à la mer pour aller prendre les objets qu'il apportoit. Il falut les transporter a bras, ce qui fut long et très pénible; il étoit nuit avant que le travail fut fini. Néanmoins on disposa les appareaux, et on remit au lendemain à frapper la ceinture, esperant que la mer seroit plus tranquile. Nous passames le reste de la nuit a prendre du repos dont nous avions grand besoin. Chez nous le moral étoit calme, nous savions M^r. Hamelin rendu à son bord, mais nous n'avions plus la même force phisique. Au jour on vit revenir a nous les canots des deux batiments. Ils mouillerent près de la chaloupe et on débarqua les appareaux qu'ils apportoit en suplement. Ce travail étoit (56) a peine achevé lorsque M. Lebas nous communiqua un ordre positif qu'il venoit de recevoir du Commandant, d'abandonner la chaloupe et de se rendre a bord. On se hata de recharger les deux canots. Il avoit d'abord été décidé qu'ils feroient deux voyages, mais M^r. Lebas changea d'avis, et vers une heure on s'éloigna de la côte, en y laissant et la chaloupe et plusieurs des objets qui nous étoient venus pour la sauver. Le vent augmentoit alors et la mer grossissoit ; nous avions de la peine a lutter contre la lame et le vent, et le canot embarquoit de l'eau par l'avant et par l'arriere. Mais enfin à cinq heures nous arrivames a bord, la plus part sans souliers, & quelquesuns sans culottes. Il avoit falu se déshabiller, se metre dans l'eau jusqu'au cou pour rejoindre le canot, et malgré ces précautions les hardes avoient été mouillées. La finit la narration de notre naufrage. Quelques heures plus tard nous ne pouvions plus regagner le batiment, il nous eut falu retourner à la côte où peut-etre en faire un segours en plaine mer.

Nous avons passé neuf jours dans cette baye louvoyant le jour pour la visiter, les embarcations qui chaque jour sondoient à plusieurs lieues au tour du navire trouverent partout bon fond et bon mouillage. On passoit les nuits a l'ancre. On eut constamment les vents variables de l'E.N.E. au S.S.E. Très souvent et particulierement la nuit on voyoit sur la côte un grand (57) nombre de feux tellement grands qu'on ne pouvoit les regarder comme destinés au besoin des Naturels. Il est presque certain qu'ils avoient quelque rapport avec notre apparition, car en quelque point que nous ayons approché de la côte de la Nouvelle Hollande partout nous y avons vu des feux semblables, mais que signifioient-ils, c'est ce sur quoi il est difficile de prononcer. On eut pensé peut-etre qu'en nous donnant une preuve que cette terre est habitée par des homes, ces peuples nous engageoient a les visiter, cela du moins seroit ainsi chez des nations civilisées, mais les nouveaux Holandais (qui en dépit de leur nom, peuvent être un peuple fort ancien,) nous ont prouvé par le peu d'empressement qu'ils ont mis à nous accueillir qu'ils n'avoient pas du tout eu l'intention de nous attirer chez eux. Peut-etre vera-t-on dans cette coutume générale d'allumer des feux une déclaration de guerre, surtout si l'on se rapelle l'évenement arrivé à M^r. Marion qui fut attaqué à la baye de Frederick-Henry dès qu'il eut mis le feu à un bucher avec un tison ardent que lui presenterent les Sauvages ; Il s'imaginait allumer un feu de joie tandis qu'ils avoient a la main le brandon de la discorde. Si peu satisfaits du silence auquel nous sommes forcés sur les meurs les usages et le culte de ces peuples, on veut des conjectures qui puissent donner lieu à des systèmes, on dira que ces feux allumés régulièrement tous les (58) soirs après le coucher du soleil et au milieu de chaque

jour, sont un hommage rendu à la divinité, que si nous les avons quelques fois vus d'une grandeur prodigieuse, c'est que ces malheureux habitants se croyoient, en nous voyant, menacés d'un grand fleau, et qu'ils prièrent avec ferveur l'être Suprême de les en délivrer. Mais l'opinion à laquelle je m'arrête quant au présent, est que ces peuples aux quels je suppose l'usage d'allumer chaque soir des feux auprès de leurs cabannes pour en éloigner les animaux, usent de la même ressource pour nous chasser de leurs côtes. Nos vaisseaux sont pour eux des monstres aussi effrayants qu'inconnus, et si en Europe on voyoit un jour descendre d'une planète une masse enorme ne ressemblant à rien de connu, et paroissant avoir vie, qui sait si l'on ne s'aviserait pas d'allumer partout de grands feux, pour la prier de retourner chez elle ? On pourrait objecter contre cette opinion, que les peuplades qui ont connoissance des Européens et de leurs vaisseaux, et qui par conséquent ne sont plus effrayés par la nouveauté de ce spectacle, ont néanmoins l'habitude d'allumer de grands feux sur la côte, à l'approche des navires. A cela je réponderai 1° que ces peuples n'ont d'autre moyen de se frayer des chemins au milieu de leurs forêts impénétrables, qu'en (59) mettant le feu dans les broussailles qui vegetent à l'ombre des arbres, que la plus part des incendies dont nous croyons être cause n'ont eu d'autre but, et que cela doit arriver plus fréquemment sur les bords de la mer chez les peuples dont la principale nourriture consiste en coquillages ; 2° que dans le cas où l'arrivée de batiments europeens eut reellement fait mettre le feu sur les côtes, il paroît assez naturel que des peuples dont la seule arme offensive est une sagaye commence par découvrir leur terrain pour éviter les surprises et se défendre en cas d'attaque.

On a mis la drague à la traine toutes les fois que le tems a pu le permettre. Elle n'a pas laissé que de rapporter quantité de nouveautés en l'histoire naturelle. On a pris un peu de poisson à la ligne, c'étoit généralement une espece de perche. On a vu beaucoup de chiens de mer, un nombre considerable de baleines, et quelques tortues. Les albatrosses qui nous avoient quittés aux environs du cap Leeuwin avoient été remplacés par une autre espece d'oiseaux qui leur ressembloient assés pour le plumage et pour la forme, mais qui étoient moins gros, avoient le bec noir et le vol bien moins majestueux. Nous en vîmes beaucoup dans cette baie.

La majeure partie de cette côte est un terrain d'alluvions composé de sable blanc et noir mêlé (60) de mica. Néanmoins l'entrée de la baie du côté du sud qui est la partie la plus élevée offre un terrain d'origine primitive puisqu'on en a rapporté plusieurs espèces de granites. Elle fournit aussi du fer, qu'on a trouvé à la surface du sol du minerai assez abondant : mais nous n'avons entrevu d'eau douce sur aucun des points de cette baie, ainsi il devient superflu de discuter sur les moyens et les motifs d'y former aucun établissement maritime ; je pense cependant que nous n'avons pas une certitude rigoureuse qu'il n'y ait sur cette côte, ni rivières, ni ruisseaux ; nous avons à la vérité distingué toute la côte sans y voir de coupures, mais par la raison que nous n'avons pas vue celle qui forme l'entrée de la rivière salée que nous avons été reconnoître bien qu'elle fut beaucoup plus près de nous que le fond de la baie, peut-être seroit-il possible, qu'il s'y en trouvât d'autres qui eussent échappé à nos recherches. Du reste cette baie est immense elle offre partout un bon mouillage mais sans abrit, on peut aisement y faire du bois, et des forêts d'une immense étendue prodigieuse qui s'étendent dans le fond de la baie jusqu'aux bords de la mer, fourniroient à la marine des bois précieux si l'on parvenoit à trouver de l'eau dans le pays, les exploitations en seroient faciles, mais les navires ne pouvant accoster (61) la terre de très près, les chargements devoient se faire au moyen de chalans et comme il seroit dangereux de rester longtems mouillé sur une côte sans abrit, il deviendroit indispensable de créer un port, je ne pense pas que cette entreprise fût sage sur un terrain où la mer raporte tous les jours. Il ne m'a pas été possible de visiter les forêts. Ceux de nos messieurs qui ont pénétré jusques là y ont reconnu plusieurs espèces de conifères, qui tous donnent plus au moins de rezine, un arbre que les Naturels depouillent de son écorce flexible et dont le bois est dur, un autre que j'ai rencontré partout aux bords de la mer et qui fourniroit

des bois courbes, enfin l'espece de vacoua produisant de la rezine en abondance : la partie la mieux boisée est le fond de la baye, et personne n'y a mis pied a terre. Le climat est tempéré et conviendrait, je pense, à toutes les productions du règne végétal en Europe. Parmi les plantes que nos botanistes ont récoltés [sic] sur cette terre, on distingue la criste-marine, le cellery, une espece de laitron, et une immortelle blanche d'une grande beauté. On sema en divers endroits du mahis.

Le Commandant donna à cette baye le nom de (62) baye du Géographe, celui d'anse des Granites a l'enfoncement dans le quel aborda le premier canot qui fut expédié à terre, celui d'anse des Maladroits à l'endroit où se perdit la chaloupe, et enfin il nomma Cap des Mécontents la p^{te} sud d'entrée de la baye en memoire de la mauvaise nuit qu'y avoient passé l'astronome et le géographe sans pouvoir y metre pied à terre ni en déterminer la position.

Le 19 [an IX, le 8 juin 1801] au soir, un coup de vent s'annonçoit et l'abaissement successif et lent du barometre sembloit indiquer qu'il devoit etre de longue durée. A peine rentrés à bord, nous appareillames et fimes route pour sortir de la baye. Nous n'avions pas encore doublé la p^{te} d'entrée au sud de la baye lorsque la tempête se déclara. Le vent et les courants nous porterent a la côte avec force. Déjà le fonds diminoit dans les deux bords, et nous allions nous perdre sur le Cap des Mecontents lorsque le Commandant se détermina à faire plus de voiles que le tems ne le permettoit. Cette manœuvre nous releva de la côte et on eut lieu d'être parfaitement content de la stabilité du navire. Ce coup de vent dura dix jours pendant les quels nous louvoyames dans ces parages (63) faisant tous nos efforts pour lutter contre les courants qui nous drossoient avec violence dans le S.E. Il y avoit des esclaircies pendant les quelles on manoeuvroit pour accoster la terre, mais l'instant d'après, le tems redevenoit mauvais et on etoit forcé de metre le cap au large. Dans la nuit du 20 au 21 [an IX, du 9 au 10 juin 1801] nous perdimes le Naturaliste et le 30 prairial [an IX, le 19 juin] le Commandant abandonna le projet de rentrer dans cette baye malheureuse pour nous, par la perte de notre chaloupe et d'une partie des appareaux envoyés pour la relever par celle d'un homme du Naturaliste qui s'etoit noyé et enfin par l'inquietude que nous donna ce batiment lui même que nous n'avions pas vu depuis le vingt. On fit route vers le nord, pour se rendre à la riviere des Cignes. On fut trois jours sans avoir connoissance de la terre, le temps n'etoit pas propre a explorer les côtes, et nous ne devions plus attendre de beaux tems dans ces parages, la saison etoit trop avancée. Il falut passer au large de l'isle Rottenest qu'on aperçut à toute vue. On doubla par l'ouest les Abrolhos, en suite le tems devenu plus beau, permit de ranger la terre ferme au sud de l'isle Dirk Hartog. On longea cette côte ainsi que celle de l'isle (64) à la distance dix ou douze milles : ce sont des terres hautes, rougeatres, coupées a pic, on y voit aucune végétation si ce n'est de la mousse ou bruyère très basse qui leur donne une teinte de verdure dans les endroits ou les falaises ne sont pas terminées à leur sommet par un plateau. Le terrain au dessus d'elles forme un tallus sillonné assez régulièrement et offre un aspect singulier et très reconnoissable.

Le 8 messidor an 9 [le 27 juin 1801] nous entrames dans la baye des Chiens Marins par la passe au nord de la petite isle de Dorre près de laquelle nous mouillames. On descendit à terre, on trouva une isle habitée seulement par de petits kangourous et quelques oiseaux de mer et aigles. Le sol qui contient beaucoup de roches calcaires d'origine secondaire, y est sabloneux et peu propre à la végétation. On prit une prodigieuse quantité de poissons. L'equipage en salla après s'en etre rassasié. On n'en prenoit pas moins de 6 à 800 livres par jour.

Le Commandant descendit sur cette terre, desirant y etablir son observatoire, mais n'y ayant pas trouvé d'eau, il se détermina a entrer plus avant dans la baye. Le 11 [30 juin 1801] au matin nous mimes donc à la voile. Nous nous aprochames de la côte nord de la baye mais elle ne nous offrit pas de débarquement. On passa la nuit à l'ancre, (65) et le 12 [1^{er} juillet 1801] au matin nous continuames a chercher un bon mouillage.

Le 14 [3 juillet 1801] dans la matinée nous mouillames a environ deux lieues d'une terre que nous nomames l'isle du Milieu. On vouloit y etablir l'observatoire. De belles plages de verdure, une côte taillée a pic dans plusieurs endroits, avoient un aspect incomparablement plus agréable que celui des isles de Dorre. Le sol, d'une couleur rouge très prononcée, y etoit tranché d'endroits en endroits par des plages de sable blanc. On mit un canot dehors pour chercher un débarcadere mais il ne put pas metre a terre, la lame deferloit sur le sable, le vent battoit en côte et fraichissoit. La mer devenoit un peu grosse, et il nous falut appareiller. Nous eumes beaucoup de peine a nous elever de cette côte, nos bordées etoient très courtes et nous manquames plusieurs fois a virer par 6 brasses d'eau, mais enfin nous nous eloignames et nous fumes reprendre le mouillage que nous avions quitté sur la plus nord des isles de Dorre. (66) Nous y somes restés depuis le 16 jusqu'au 23 messidor [an IX, du 5 au 12 juillet 1801] au que nous avons remis sous voiles, après avoir déterminé la position de cette isle et y avoir fait du bois a bruler.

Nous avons continué notre route vers le nord, mais sans accoster la terre, le tems ne nous le permettant pas. Le 29 [an IX, le 18 juillet 1801] nous avons eu connoissance des isles a la pointe N.O. de la Nouvelle Hollande. Nous avons pris ces isles pour celles du Romarin de Dampier.

Le trois thermidor [22 July 1801] a midy nous déterminames la position de la p^{te} N.O. Nous avons été obligés de louvoyer pour y revenir, parce que nous avons trop couru nord ce qui nous a empêché de prendre connoissance de la riviere [sic] Guillaume et d'en déterminer l'entrée. Ce point, et la riviere des Cygnes que nous n'avions pas reconnue, sont à mon avis deux points intéressants sur lesquels il nous est impossible de satisfaire le Gouvernement.

(67) Les jours suivants nous prolongeâmes en courant vers l'E la côte N de la Nouvelle Hollande, mais à une distance assez grande pour en avoir connoissance que de loin en loin.

Le 8 thermidor [an IX, le 27 juillet] au matin nous mouillames à 6 lieues d'une terre qui avoit l'apparence d'une isle. Le Commandant m'ordonna d'aller la reconnoitre et de verifier si elle joignoit les terres du continent. Je fis route au S.¼ S.O. en sondant continuellement ; je trouvai 10 & 11 brasses d'eau jusqu'a une lieue de terre, et plusieurs fois je signalai bon mouillage pour la corvette, afin d'engager le Comm^t à s'approcher de terre. Toutes les sondes me raportèrent du sable, a l'exception d'une qui donna de la vase noire. En faisant route, j'aperçus plus près de moi une terre basse, que nous n'avions pas vue du navire, je la reconnus pour etre une isle très platte, j'en passai a moins d'une (68) lieue de distance. J'eus 6 brasses d'eau jusques a terre ; je donnai dans une petite anse dans la quelle la mer etoit tranquille comme dans un bassin et j'y débarquai à pied sec sur une belle plage de sable. La mer etoit alors baissée d'environ 8 a 10 pieds. Je pensai qu'elle etoit basse, mais il y avoit a peine une ½ heure que j'étois descendu lorsque mon patron veint me dire que la mer baissoit toujours et que le canot alloit assecher, je retournai au rivage. Des roches paraissoient alors fermer l'entrée de l'anse dans laquelle j'étois, et je préfèrai attendre la marée de la nuit pour m'en retourner. Je distribuai mon monde, j'employai les uns a me ramasser des coquilles, et les autres des plantes et arbustes ; puis je m'acheminai moi même vers la partie est de l'isle. J'eus bientôt rencontré deux sources d'eau vive, l'une d'elle etoit assez considérable ; tout le sol de la partie nord de l'isle sur la quelle j'ai abordé, est formé de prismes de bazaltes, dont plusieurs pentahèdres entassés les uns (69) sur les autres et reposant le plus habituellement [sic = habituellement] sur leurs angles. Ces blocs de laves taillés d'une maniere assez regulière sembloient en quelques endroits former des murailles de pierre de taille, ailleurs on voyoit des pavés plus au moins mis, qui le plus souvent dressant en l'air leurs angles et leurs arrêtes, rendoient la marche difficile et même dangereuse. J'ai rencontré de ces pavés cassés nouvelement, sans la moindre apparence qu'ils eussent souffert aucun deplacement ni qu'ils eussent cédé à des poids plus grands. La casse etoit absolument celle qu'on obtiendroit en enlevant un echantillon ; elle avoit la couleur du basalte sans decomposition et en cela elle

differoit de la surface extérieure qui partout étoit couverte d'un oxide de fer qui donne à cette partie de l'isle une couleur rouge-brun. Cette espece de rouille, détachée par la pluie tombante sur les pittons et entraînée dans les petites vallées qui les separent, y fournit un aliment à la vegetation. Dans quelques endroits elle se trouve mêlée avec une petite quantité (70) de sable que sans doute les vents y ont apporté, et chacun de ces dépôts forme un petit jardin qui offre une verdure très agréable à l'œil et qui repand une odeur suave ; les plantes et arbustes y croissent entre les roches. C'est là que j'ai récolté tout ce qui m'a semblé devoir intéresser la botanique, ou pour parler plus correctement, c'est là que j'ai pris de tout ce que j'ai vu des échantillons parmi les quels il s'est trouvé des mimosas, plusieurs légumineux, des solanum une espece d'immortelle ayant de très belles couleurs &c., &c. En arbres je n'ai vu qu'une espece de figuier et un Eucalyptus dont la vegetation étoit si pénible qu'on n'en pourroit tirer parti, qu'en le condamnant au feu.

J'ai trouvé sur cette terre une multitude de sauterelles très grosses et plus encore d'une espece de petites mouches très incomodes, quelques papillons noirs mouchetés de blanc, des fourmies de la grosse et petite espece. Un matelot a vu un serpent gros comme le bras, ayant au moins 5 pieds de longueur, il étoit gris et couvert d'écailles. Un autre a vu (71) un kangourou de la grande espece. J'ai trouvé moi-même le squelette de la tête de cet animal. J'en ai aperçu un tout différent, mais d'assez loin pour ne pouvoir pas en donner une description complète. Il étoit de la taille de nos plus grands chiens et en avoit assez la tournure, je lui suppose au moins trois pieds de hauteur, sa couleur est fauve, sa queue longue et velue est pendente, il étoit à 3 portées de fusil de moi couché sur des roches sur les quelles sa couleur tranchoit de maniere à le faire voir de très loin. Je marchai à lui, mais il s'est enfui et je n'ai pu le retrouver. J'ai tué deux petits oiseaux, les seules especes que j'aye rencontré si l'on en excepte un aigle que j'ai vu de très loin, un corbeau absolument pareil à ceux de France et beaucoup de mauves. Les bords de la mer recellent un grand nombre de coquillages de diverses especes, mais la pesanteur prodigieuse des rochers baignés à toutes les marées, leur sert de barrière contre l'avidité des collecteurs. Il faudroit être [72] un certain nombre et armés de pinces et leviers ; j'ai fait ramasser, et j'ai ramassé moi-même tout ce qui m'a été possible, on distinguoit dans ma collection quelques serpules, des nerites, des strombes, des mitres, des rouleaux, des huîtres, &c. Je montai sur un des pittons les plus élevés dans la partie est de l'île, delà je découvris le continent qui en est séparé par un bras de mer d'environ six à sept milles, j'y reconnus des caps élevés que je jugeai être absolument de même nature que le sol sur lequel je me trouvais. La mer étoit basse alors et je vis distinctement au milieu du canal un banc qui étoit presque à sec, mais je jugeai aussi à la couleur de la mer des deux côtés de ce banc qu'il y a passage pour des navires de grand tirant d'eau, j'ai regretté que le tems ne me permit pas de faire en canot le tour de cette isle, pour sonder les passes qui si elles sont praticables comme je le suppose, offreroient d'excellents mouillages. L'isle Basse de sable, qui est dans le N.E. de l'isle Haute, et qui (73) en est séparée par une passe de 3 à 4 milles de largeur m'a paru jointe à la terre ferme par un banc que je n'ai pas vu asséché, mais sur le quel la mer brise lorsqu'elle est basse. La mer marne sur cette côte d'environ 25 pieds. Le 8 thermi^{or} la pleine mer a du avoir lieu vers midy, et la [illisible loeize] de pleine mer ce jour là étoit à environ 4 pieds en contre bas de celle des plus hautes marées.

Ce que j'ai dit du sol de cette isle et de l'aspect qu'elle offre, ne convient qu'à sa partie Nord, car lorsqu'on la releve dans le N.E. ou environ, elle se presente en amphitheatre et a une teinte verdâtre.

A 10h du soir je repartis, le ciel étoit pur et la mer unie, mais à peine eus-je doublé les pointes, je trouvai la mer grosse et du vent, je conservai toute ma voilure dans la crainte de tomber sous le vent du navire, et dans peu d'instant nous fumes mouillés de maniere à n'avoir [74] plus rien à risquer de ce côté. Après avoir fait route pendant plus de 4 heures sans appercevoir le bâtiment, je craignis de l'avoir dépassé, je fis sonder, et je me trouvai par 18

brasses ce qui me mettoit beaucoup au large du navire que j'avois laissé par 10 brasses, alors je virai de bord, et sous très petite voile, j'attendis le jour. Lorsque le soleil parut sur l'horizon je me trouvai à l'endroit où j'avois laissé le navire et je ne doutai plus qu'il n'eût appareillé. Tous nos efforts pour le découvrir dans quelque point de l'horizon qui à la vérité n'étoit pas alors très étendu, furent inutiles, je résolus donc de regagner l'isle que j'avois quittée jusqu'à ce qu'on veint nous y reprendre. Il ne nous restoit plus de vivres mais j'étois sûre d'y trouver de l'eau et des huîtres en quantité. Mon équipage n'étoit pas trop satisfait de ce contretemps, néanmoins personne ne se plaignit ; je pris la bordée du S.E., car, pour comble de malheur les vents avoient hallé le S.S.O. et se trouvoient (75) presque debout pour la route que je voulois faire. Mais en ralliant la terre dans le S.E., j'espérois trouver une brise favorable pour revenir à mon mouillage de la veille. Nous courumes ainsi jusques à 9 heures que nous appercumes le navire sous le vent, à l'ancre et pas très éloigné, on juge aisément que je ne me fis pas prier pour arriver dessus. A 10h1/2 nous étions à bord, ce qui m'avoit fait manquer le navire c'est qu'après mon départ, le Command' ayant envoyé un canot pour sonder autour du bâtiment, des courants violents avoient entraîné cette embarcation dans l'est et il s'étoit vu forcé d'appareiller pour aller la reprendre, j'étois alors près de terre et depuis longtemps je ne voyais plus le navire de mon canot, je n'avois donc pu avoir connoissance de ce mouvement. Il avoit fait deux lieues et plus dans l'est, et ce fut suffisant pour que je ne le rencontrais pas dans la nuit, d'autant mieux que moi qui de [76] mon côté avois éprouvé ces memes courants, je serrois le vent dans l'ouest craignant de manquer le navire. Les jours suivants on a continué la même route, voyant la terre de tems à autre, mais toujours d'assez loin. Le 17 therm' [5 August 1801] dans la matinée nous avons cotoyé un banc qui nous a forcé de gouverner au N.O. Nous nous y sommes trouvés par 5 brasses d'eau, et on voyoit à peine la terre. Nous avons eu constamment dans ces parages un fond très inégal qui nous a empêché de ranger la côte, et qui nous a souvent fait mouiller durant la nuit : le fond a été presque généralement de sable jusqu'au 121^{me} degré de long^t ensuite nous avons trouvé de la vase molle. Le 23 thermid' [an IX, le 11 août 1801] au matin, on fit une tentative pour mettre à terre sur des isles situées par 14.°48' et 122°12' – mais le canot revint sans avoir pu trouver un débarcadere.

Le 24 et le 25 [thermidor an IX, les 12 et 13 août 1801] nous avons eu connoissance de plusieurs rescifs très étendus. Le 26 [thermidor an IX, le 14 août 1801] meme navigation, et le 27 [thermidor an IX, le 15 août 1801] nous (77) nous trouvames engagés vent arriere entre deux bancs que nous vimes tribord et babord à nous, heureusement il n'y eut pas moins de 11 brasses d'eau dans la passe. Le 1^{er} fructidor au matin, nous mimes le cap sur Timor, le 2 on en eut connoissance. Le 3 on mouilla dans le detroit de Rotti, le 4 nous entrames avec un pilote dans le detroit de Simao et mouillames dans la baye de Coupang. J'étois malade depuis plusieurs jours en arrivant à Coupang. Je l'avois été même assez sérieusement, mais l'air de terre qui a été si funeste à tant de monde, m'a rétabli bien promptement ; le 6 je descendis à terre, et le 10 je repris mes fonctions, j'entrepris alors la construction d'une chaloupe pour remplacer celle que nous avions perdue, ce travail dura toute la relache, parce que tous nos ouvriers tomberent malades les uns après les autres. Le Commandant lui même tomba malade et nous ne fumes pas sans inquiétude sur son sort, il étoit à peine rétabli pour le départ.

Nous avons retrouvé à cette relache le [78] Naturaliste. Il y arriva le 4^e jour complem^e [21 septembre 1801] après 4 mois et 12 jours de separation. Nous avons les uns et les autres beaucoup d'inquietude et ce rapprochement nous causa de part et d'autre un plaisir bien réel.